

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13<sup>ME</sup> ANNÉE, No 672.—SAMEDI, 20 MARS 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



NICOLAS DELYANNIS  
Premier-Ministre de Grèce



BUOVITCH-PACHA  
Gouverneur de Crète



SCÈNES CANADIENNES.—Camp de chasseurs au Lac Mégantic. (Photo. F.-X. Vachon)

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 MARS 1897

## SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Zig-Zag, par R. Le Fort.—Heureuse méprise (avec gravures), par J. Lemaire.—A travers Rome, par Firmin Picard.—Au lac Mégantie, par F. P.—Poésie : Chant Grégorien à N.-D. de Lourdes, par E. W. Buron.—Sympathie, par G.-P. L.—L'union Franco-Canadienne, par Jules Saint-Elme.—Mme Dansereau, par F. Picard.—Feu le lieutenant-colonel Massicotte, par E.-Z. Massicotte.—M. Dufresne.—Petite poste en famille.—Théâtres.—Autour de la cuisine.—Jeu scientifique.—Le billard.—Pots de pensées.—Choses et autres.—La peste aux Indes.—Feuilletons : La veuve du garde ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—Portraits : Mme A. Dansereau ; M. J.-M. Dufresne ; M. le lieutenant-colonel Massicotte ; M. Delyannis ; Buovitch-Pacha.—Les événements de Crète : Panorama de la Canée.—Exposition de 1900 (Paris) : Projet définitif du petit Palais des Champs-Élysées.—Scènes canadiennes : Camp de chasseurs au lac Mégantie.—La peste aux Indes : Un affamé ; Pêcheurs faisant des offrandes à leurs dieux.—Portraits des membres de l'Union Franco-Canadienne.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

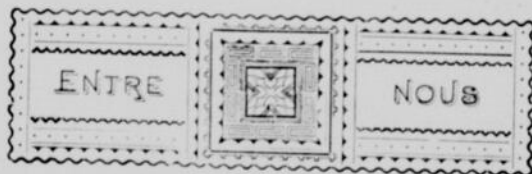
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Le monde a les yeux tournés en ce moment du côté de l'Orient, vers un petit pays qui semblait vouloir se faire oublier après avoir été si célèbre autrefois.

Athènes, Grèce, Crète, Macédoine, nous entendons prononcer tous les jours ces noms qui réveillent des souvenirs lointains et nous rappellent nos années de collège, alors que nous étudions l'histoire de ce peuple grec qui a laissé une empreinte si forte dans la vieille Europe.

Et en apprenant que la Grèce s'agite, prend les armes et se dispose à se battre sur terre ou sur mer, il nous semble voir surgir tout à coup de leurs tombes les héros de Salamine et des Thermopyles, et s'élançant dans une lutte gigantesque pour défendre leur patrie menacée.

La situation est grave et vraiment singulière.

Une petite île, la Crète, grecque de mœurs, de religion et de langue, depuis près de trois mille ans, mais devenue possession turque par suite des hasards de la guerre, veut secouer le joug du Sultan et redevenir

grecque. Elle veut reconquérir son indépendance et c'est au nom de l'humanité, de la foi et de la patrie que la Grèce lui prête main forte.

C'est la révolte, mais la révolte justifiée par le besoin de liberté, et quel que soit le nombre de leurs ennemis, ils n'hésitent pas, se souvenant qu'un millier de leurs ancêtres, combattant aussi pour la liberté, triomphèrent d'un million de Perses.

C'est toujours un grand spectacle que la lutte d'un peuple qui combat pour une cause aussi sainte que celle de l'affranchissement, mais quand il s'agit d'une nation qui a autrefois ébloui le monde par sa supériorité dans les lettres et les arts, l'intérêt redouble et c'est ce qui explique les marques de sympathie que lui ont données les autres peuples.

Je dis "les peuples," car il n'en est pas ainsi des gouvernements.

Les nations européennes armées jusqu'aux dents, outillées pour la guerre toujours imminente, se surveillent mutuellement et il suffirait d'une attaque d'épilepsie politique de Guillaume, d'une sottise de Humbert, ou d'un grognement de l'ours du nord pour mettre le feu aux poudres et jeter des millions d'hommes les uns contre les autres.

Si cela arrivait, on assisterait à une boucherie telle que les guerres passées sembleraient avoir été des jeux d'enfants.

Dieu veuille nous épargner pareille aventure.

\* \* \* On vient de juger, à Montréal, une cause qui a son importance par l'enseignement qu'elle comporte.

Le demandeur réclamait du défendeur une somme de cent cinquante dollars, qu'il lui avait prêtée trois ans environ auparavant.

La réclamation était juste, le défendeur ne le niait en aucune façon, mais il se refusait à payer les intérêts réclamés, comme étant excessifs. Ces intérêts s'élevaient à \$5,980, c'est à-dire à plus de quinze cent pour cent, cinq dollars par jour.

Si monstrueuse que puisse paraître cette réclamation, le juge a été forcé, de par la loi, à rendre jugement contre le débiteur.

Cette cause a fait sensation, et l'on demande la passation d'une loi contre les usuriers, afin de mettre un terme à cet état de choses, mais, pour ma part, je ne crois guère à l'efficacité d'une loi que l'on peut toujours tourner facilement.

En France, aux termes de la loi du 3 septembre 1807, art. 4 : "Tout individu qui sera prévenu de se livrer habituellement à l'usure (ce qui fait rentrer l'usure dans la catégorie des délits successifs) sera traduit devant le tribunal correctionnel, et, en ce cas, condamné à une amende qui ne pourra excéder la moitié des capitaux qu'il aura prêtés à usure."

Cette loi est bien formelle et, cependant, on fait de l'usure en France, comme au Canada, bien que d'une manière moins générale, parce que le pays est très riche, et moins cyniquement, par crainte du code.

Un fils de famille veut-il emprunter de l'argent d'un de ces industriels, celui-ci lui vend, par exemple, pour vingt-cinq mille francs de marchandises, du bois, de la toile, n'importe quoi, et reçoit en paiement des billets à trois ou six mois. Aussitôt l'acheteur (ou plutôt l'emprunteur) revend la marchandise à son vendeur (lisez usurier) pour cinq mille francs qu'il reçoit comptant, mais les billets restent entre les mains du juif.

Il en résulte donc que le jeune homme a reçu cinq mille francs pour vingt-cinq mille.

C'est une transaction commerciale, ou du moins cela en a toutes les apparences, et la loi n'y peut rien trouver de répréhensible.

Je ne vois pas trop comment on pourrait se débarrasser des usuriers.

\* \* \* Une autre plaie qu'il faudrait bien faire cesser aussi, — mais la chose me paraît bien difficile — c'est la manie qu'ont certaines jeunes filles Canadiennes-françaises, d'affecter de ne parler qu'anglais, entre elles, alors que l'on voit les jeunes anglaises bien élevées

parler français aux Canadiennes et anglais avec leurs compagnes anglaises.

Vous me direz peut-être que ce travers n'est dû qu'à un défaut de développement d'intelligence : c'est possible, mais la chose n'en est pas moins regrettable, car on peut aussi vraisemblablement l'attribuer à un manque d'éducation trop marqué.

On comprend que dans un pays où personne ne parle la langue de gens nouvellement émigrés, ces individus en arrivent parfois, au bout d'un grand nombre d'années, sinon à oublier, du moins à ne plus parler la langue maternelle, mais ici, ce n'est pas la même chose.

La langue française est, au Canada, et surtout dans notre province, un héritage de famille, conservé avec amour, que l'on peut parler tous les jours et que l'on doit garder avec un soin jaloux.

Que diriez-vous d'une jeune fille qui, rencontrant sa mère, ne la saluerait pas, ne la regarderait pas et qui même la renierait ?

Eh bien, il en est exactement de même de la petite sotte qui renie sa langue ou semble la dédaigner. C'est insensé et de bien mauvais goût.

J'ai de nombreux amis anglais, mais j'ai toujours remarqué qu'ils s'efforcent de me parler en français, pendant que je m'ingénie à leur répondre en anglais, un *very broken english*, comme vous le savez, mais je suis d'avis que l'on doit en agir ainsi, autant que possible, par politesse d'abord et, de plus, pour recueillir le fruit d'un exercice utile.

Quand deux Canadiennes-françaises parlent anglais ensemble, ce n'est évidemment pas pour se perfectionner dans cette langue, puisqu'elles la connaissent aussi mal l'une que l'autre et qu'elles ne peuvent se reprendre et il en résulte que c'est bien par manque de... tout ce que vous voudrez et d'autres choses encore.

\* \* \* Les journaux annoncent très gravement et avec une sorte de componction vraiment comique que le vin est proscrit de la table du président des États-Unis.

Il y a quelques jours, le président et la présidente ont offert à leurs proches parents, un dîner dont le menu très élaboré ne contenait comme breuvage que de l'eau minérale gazeuse.

En France, on dirait que c'est un moyen comme un autre de faire sentir à ses proches parents que leur présence n'est aucunement recherchée, et que s'ils reviennent, on les remettra encore au régime de l'eau minérale gazeuse.

Et pour bien faire comprendre que le vin ne paraîtra jamais sur la table de la Maison-Blanche, on ajoute que même pendant la campagne électorale, malgré le "nombre" et la "distinction" (*sic*) des hôtes qui venaient visiter son mari et apprécier la cuisine du major, jamais un verre de vin n'apparut... si ce n'est peut-être dans la sauce de quelque plum-pudding.

Les Canadiens n'sont pas si fous  
De se quitter sans prendre un coup.

\* \* \* Dernièrement, à propos de la mort de la femme du pasteur Beecher, plusieurs journaux, peu renseignés, ont confondu avec Mme Beecher Stowe, sa belle sœur, et ont fait remourir l'auteur de la *Case de l'oncle Tom*.

Mme Beecher, qui vient de s'éteindre, était la femme du fameux prédicant américain qui fit tant parler de lui par le procès Tilton, où furent révélés des faits très peu édifiants, et dont il vaut mieux ne pas parler ici.

Cependant, ce nom de Beecher que l'on vient de revoir au sujet du décès de la veuve du clergyman, a naturellement rappelé à tout le monde le livre charmant, dans lequel l'auteur a raconté, avec tant de cœur, les souffrances, la résignation et la bonté d'un pauvre esclave nègre, et en a fait le plus éloquent réquisitoire qui ait été écrit contre la cruauté des maîtres implacables, propriétaires de nègres.

On ne lit plus guère aujourd'hui, la *Case de l'oncle Tom*, et l'on s'explique un peu cela par le fait que le

but de l'écrivain était surtout d'attirer l'attention de ses compatriotes sur le triste sort des malheureux noirs et de les engager à porter un remède à leurs maux. Ce fut surtout une œuvre d'actualité.

Le succès dépassa son attente, car le livre paru en 1852, fut bientôt tiré à des millions d'exemplaires et traduit dans toutes les langues. On le lut partout, à la ville et au village, dans la maison du pauvre, comme dans l'hôtel du financier, et le nom de Mme Beecher-Stowe fut bientôt connu du monde entier.

Plus heureuse que bien d'autres défenseurs de nobles causes, elle a assisté au triomphe de ses idées, à l'abolition de l'esclavage, et son nom a été béni par des milliers et des milliers d'êtres dont elle avait si bien plaidé la cause.

On a bien raisonné et déraisonné sur cette question, mais aujourd'hui que le temps a fait son œuvre, apaisé les haines et refroidi les esprits, il n'est personne qui n'admette que la disparition de l'esclavage est un bienfait.

\* \* Il fait froid ce soir ; le vent pleure aux fenêtres, la neige du toit s'abat dans la rue et remonte aux lucarnes des maisons ; il fait une poudrière des mieux réussies et, tout en me demandant comment je vais finir ma causerie, je regarde mon feu qui flambe joyeusement, un de ces bons feux de houille comme Faucher les aime, comme nous les aimons tous.

Ce feu est vraiment gai et je plains les pauvres qui n'en ont pas.

Et puis je me mets à réfléchir et je me souviens que cette année même, on pourra célébrer le sept centième anniversaire de la découverte du charbon.

Eh quoi ! direz-vous, on n'a donc pas toujours brûlé du charbon ?

Non, et il n'y a même pas bien longtemps que son usage est devenu aussi général qu'il l'est actuellement.

Les Chinois l'ont bien employé depuis près de mille ans, avant notre ère, mais l'Europe ne l'a connu que bien plus tard, et on le voit signalé pour la première fois, à Newcastle-sur-le-Tyne, en 1066, l'année même de la conquête de l'Angleterre par les Français-Normands.

Ce n'est cependant pas cette date qui est adoptée comme celle de la découverte du charbon ou houille, en Europe.

Cette année (1197), dit Renier, le vieux chroniqueur, de la terre noire, propre à faire du feu, fut trouvée dans beaucoup de localités du pays liégeois, (Belgique).

On ne s'en servit pas cependant aussi vite que nous pourrions le croire, car on fut longtemps d'avis que le charbon offrait des dangers pour la salubrité publique. En 1305 les gens de métiers de Londres se mettant à l'envi à s'en servir, la noblesse et la haute bourgeoisie s'alarmèrent et, après une enquête conduite de telle façon qu'elle fut défavorable à la houille, le roi Édouard Ier promulgua un statut punissant de peines sévères quiconque introduirait celle-ci dans les villes.

En France, bien plus tard encore, 1601, la Sorbonne, (la docte Sorbonne !) ayant dénoncée comme possédant une action délétère, Henri IV en défendit l'usage même aux forgerons. Il est juste de dire cependant que cet édit fut rapporté un peu plus tard.

Jusqu'à la moitié du siècle dernier, les Parisiens continuèrent à prétendre qu'il occasionnait des maladies de poitrine, nuisait à la blancheur du teint et jaunissait le linge.

On est bien revenu aujourd'hui de tous ces préjugés et comme le dit un écrivain français, Pasquier, " si la gloire se mesurait aux services rendus, quel anniversaire serait plus digne d'être célébré que ce septième centenaire de la houille, cette mère nourricière de toutes nos grandes industries, ce pain de l'industrie."

C'est bien vrai, mais la houille commence à avoir un rude concurrent.

Vieille houille, profite de ton règne, car la jeune électricité va bientôt culbuter ton trône.



La *Semaine Religieuse*, de Montréal, constate, avec sa haute autorité et sa compétence en la matière, combien l'éducation des jeunes personnes laisse à désirer.

Il ne suffit pas, dit fort bien la *Semaine Religieuse*, qu'une jeune fille, pour devenir bonne épouse, bonne mère, connaisse uniquement le chant, la musique et la broderie ! Il faut encore qu'elle connaisse, par elle-même, pratiquement, tous les détails des travaux que requiert le bon fonctionnement du royaume familial.

Il faut donc habituer de bonne heure la jeune fille à s'occuper elle-même de tous les travaux domestiques, qu'elle voie par elle-même le nettoyage de la maison, la préparation des aliments, le blanchissage du linge, le soin de la garde-robe, l'entretien des meubles.

Il serait très utile de voir les grands pensionnats, et autres, annexer à leurs cours une école ménagère complète, où l'on enseignerait tout ce qui a trait à l'économie et aux travaux domestiques.

Cela existe en Europe, et nous l'avons souvent demandé pour nos jeunes filles.

La *Semaine Religieuse* obtiendra-t-elle ce qu'elle demande, et brisera-t-elle cette suprême force d'inertie que les convents opposent à toute innovation nécessaire et utile ?

Singulière chose que la loi, en certains cas !

Voyez et oyez :

La loi ordonne la révision des listes électorales à certaines époques nettement indiquées. D'honorables juges se trouvent parmi les personnes chargées de revoir ces listes. Tout se fait donc aux termes et au vœu de la loi.

Oui, mais !...

Quelqu'un, tout à fait le plus quelconque qu'il vous plaira, se voit poussé par un avocat à demander à des juges collègues de ceux dont nous parlons plus haut, d'interdire à ceux-ci de reviser quoi que ce soit : les juges exécutant la justice sont forcés par la loi, paraît-il, d'ordonner aux juges exécutant la révision des listes électorales de laisser là ce travail de révision. Ce que les juges exécutant la dite révision s'empres- sent, bien entendu, de ne pas exécuter du tout !

C'est bien beau, la loi !

Dans le même ordre d'idées, on se rappelle encore l'éclat de rire qui accueillit ces braves juges de paix libérant des prisonniers dangereux, dit-on, et que de vrais juges—les juges de paix étant un peu... beaucoup des juges pour rire !—n'avaient pas voulu libérer. Il paraît que ces juges de paix, tout en n'ayant aucunement le droit de se mêler de la chose jugée par des juges qui s'y entendent, ont cependant le droit... là ! comment voulez-vous qu'on arrange cela ?—Ils ont le droit tout en n'ayant aucun droit !

Que c'est beau, la loi !...

Tous les ans, avec la régularité d'un timbre d'horloge qui ne sonnerait qu'une fois par an, se renouvelle à la Chambre des Députés de France un fait qui semble passer inaperçu—mais dont les conséquences seront bien graves.—Tous les ans, à l'époque de la discussion des budgets, dès qu'on arrive au budget des cultes, il se trouve un être quelconque, traître à son pays et à sa Foi, proposant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le rappel de l'ambassadeur au Vatican, et tout ce qui découle de cette séparation. La chambre a rejeté cette proposition par trois cent vingt-trois voix contre cent cinquante-deux. Cent cinquante-deux !... C'est énorme ! que de chemin parcouru depuis la grande *Revolution*—depuis la *Restauration*—depuis la révolution de 1848—depuis la chute de Napoléon III !...

Et les idées les plus destructives finissent par faire leur chemin, quand elles sont présentées avec persévérance ; la petite pelote de neige devient avalanche, et ruine tout sur son passage !

Les inondations ont détruit toutes les récoltes en Espagne : les animaux de ferme y meurent de faim. Dans la province de Ciudad-Real, la récolte des olives a manqué ; les pauvres paysans n'ont donc pu faire d'argent, et beaucoup, depuis l'automne, n'ont pas mangé un petit morceau de viande, n'ont même plus vu de pain. La famine se fait sentir ; bien des pauvres ne peuvent se soutenir qu'en mangeant des glands. Tous ceux qui le peuvent, émigrent.

Gageons que les grosses banques qui ont souscrit pour les sales hindous, ne trouveront pas un maravedis pour les nôtres d'Espagne ! Car ce sont nos frères ; par la langue, par la religion, par l'origine.

La grippe dont était atteint notre collaborateur Firmin Picard, le met en tel état à la pensée des pauvres veuves et orphelins des pompiers morts en octobre dernier rue Saint-Pierre, qu'il nous prie de le remplacer auprès de nos aimables lectrices, de nos bienveillants lecteurs, et de leur demander de réclamer à l'Hôtel-de-Ville de Montréal toute somme qu'ils auraient souscrite en faveur de ces pauvres veuves.

C'est, en effet une indignité sans nom, un crime que les lois devraient punir, que de retenir ainsi d'une manière presque frauduleuse, l'argent souscrit pour une infortune si intéressante !

Cet argent pourrait être très utilement envoyé aux bureaux de *La Presse*, ce journal ayant eu le tact et l'honnêteté de ne pas confier à l'Hôtel-de-Ville ce qu'il avait réuni lui-même de souscriptions.

Dans tous les cas, chaque souscripteur devrait écrire une lettre forçant l'Hôtel-de-Ville à payer les pauvres veuves et orphelins — ou le menaçant de poursuites devant les tribunaux.

Mon Dieu ! quelle pourriture, que ce gâchis municipal ! des gens qui dilapident honteusement le trésor public pour accorder des deux cent mille dollars aux riches, dans l'affaire connue sous le nom d' " Affaire de la rue Notre-Dame Est " ; tandis que ces mêmes repus, refusent quelques malheureux mille dollars pour ces ouvriers... tenez, mes chers amis les ouvriers, dussé-je y passer comme vous, je dois bien vous dire que vous êtes de fières... bêtes ! Elire des gens qui se fichent en plein de vous, et les élire toujours, toujours !... Vrai, il faudrait vous voter, à tous, une... botte de foin ! Car ce n'est pas permis, d'user d'autant de bêtise ! Et l'on se demande qui, de vous ou de vos élus, a raison ; vous, de vous faire passer pour les plus naïfs qui existent sous la calotte des cieux ; ou eux, de vous prendre pour tels ! Et dire qu'il ne vous plaît pas de comprendre !

On maltraite les vôtres ; voyez ces pauvres veuves des pompiers ! On se fiche de vous carrément, publiquement, vous dites toujours : *Amen* !—Ils ont raison, tenez, de se moquer de vous ; vous le méritez bien !

Dieu sait combien j'aime les ouvriers ! Mais Dieu sait aussi combien je déteste ces gens qui n'ont ni caractère, ni volonté, ni rien !

Rodolphe Le Fort

Le souvenir des morts, c'est la présence dans l'absence.—LACORDAIRE.

Celui qui achète les mauvais journaux est aussi coupable que celui qui fait la courte-échelle à un voleur.

Le devoir sans sacrifice n'est pas un devoir : ce n'est tout au plus qu'une vulgaire satisfaction.—FIRMIN PICARD.

Sim Leduc



— VEUX-TU DU CAFÉ, ROGER ?

### HEUREUSE MÉPRISE

— Veux-tu du café, Roger ?

— Merci, ma tante ; vous savez bien que je ne fume plus.

Mme Fougerolle affermit par un geste familier ses lunettes d'or sur son nez, et posa son éternel tricot sur une table à portée de sa main.

Indices précurseurs d'une mercuriale un peu prolongée.

— Mon cher enfant, fit la vieille dame, il est permis d'être distrait ; tu es attaché aux Affaires Etrangères, tu travailles beaucoup pour obtenir de l'avancement dans " la carrière " ; partant, tu es excusable jusqu'à un certain point de demeurer souvent préoccupé, absorbé même. Cependant il ne faut rien exagérer, fussent les meilleures choses, et je te vois avec un grand déplaisir devenir absolument insociable. Cela est d'autant plus fâcheux, que tu es en âge de te marier ; tu n'y ressens, m'as-tu dit, aucune répugnance, bien loin de là. Or je crois avoir trouvé une jeune fille qui, à tous égards, réunit les qualités désirables pour devenir la compagne de ta vie.

— En vérité, ma tante ? Et quel est cet oiseau rare ?

— Un fort joli oiseau, mon enfant ; et nous aurons bientôt, j'espère, à remercier la Providence de nous l'avoir fait dénicher.

— Voilà un signalement un peu vague, ma bonne tante.

— Ah ! ah ! nous ne sommes plus distrait maintenant ; ce sujet nous intéresse. Allons, je ne veux pas te faire languir. Tu vas prendre, ce soir, à la gare du Nord, le train de Calais ; j'ai écrit sur ce papier l'adresse de M. Durand, le père de ta future ; ne va pas l'égarer, suivant ta déplorable habitude. On t'attend ; tu seras reçu par de braves gens sans cérémonies, et on ne fera aucune allusion à l'objet de ta visite. Au bout de quelques jours, si la jeune fille te convient, tu feras ta demande ; tout me porte à croire qu'elle sera favorablement accueillie. Alors tu me préviendras, et et je réglerai avec la famille de ta fiancée les derniers détails, qui demandent un esprit plus rassis que le tien. Tout cela te convient-il ?

— Je crois bien ! Que vous êtes bonne, ma tante !

— Il faut bien que je remplace tes pauvres parents, puisque le bon Dieu les a rappelés à lui.

Et l'excellente femme essaya une larme furtive.

Le soir même, Roger Fougerolle, rêvant de la fiancée inconnue, prenait son billet pour Calais, passait sur le quai... et s'installait tranquillement dans

le train d'Ostende, où il se mit à songer de plus belle à son bonheur probable.

A la frontière belge, il était profondément endormi ; et comme sa malle ne l'avait point suivi dans son erreur, on ne réclama pas sa présence dans la salle de visite des bagages.

Quand il se réveilla de ce somme prolongé, le train stoppait en gare d'Ostende.

Un employé murmura, avec un fort accent de terroir, des paroles à peu près inintelligibles, concernant les " voyageurs pour Londres par Douvres. "

— Je n'en suis pas, moi, du paquebot Calais-Douvres, murmura Roger à part lui ; et je n'ai aucune envie, aujourd'hui, d'aller en Angleterre. Diantre ! qu'ai je fait de l'adresse de M. Durand ?

Il fouilla toutes ses poches, les retourna fiévreusement, et ne trouva rien.

— Charmant ! fit-il avec humeur ; comment vais-je faire ! Ma foi, ma tante m'a dit que mon futur beau-père était " aussi connu que considéré dans la ville " ; si ses concitoyens ont pour lui un degré d'estime

raisonnable, je trouverai bien quelqu'un qui m'indiquera sa demeure.

Il descendit de wagon, et, choisissant dans la foule des commissionnaires en blouse blanche qui persécutaient les arrivants de leurs offres de service, il en avisa un dont la figure lui sembla plus intelligente.

— Mon ami, connaissez-vous M. Durand, un très riche propriétaire de la ville, qui habite tout près de la mer ? J'ai égaré son adresse, mais je sais que sa villa est située près du Casino.

— M. Durand ? répondit l'homme, ça est une fois le marchand de vélocipettes ; il demeure rampe Christine, numéro 13, savez-vous.

— Tiens, pensa Roger, c'est un commissionnaire belge.

Puis tout haut, en donnant une pièce de monnaie à son interlocuteur :

— Merci, mon ami. Voici mon bulletin de bagages, vous porterez ma malle à la villa de M. Durand, c'est chez lui que je descends.

Il y avait en effet un M. Durand, 13, rampe Christine, chose médiocrement surprenante, attendu le nombre incalculable de créatures humaines portant ce nom si répandu.

Ce Durand-là était un commerçant d'une scrupuleuse probité, doué en outre d'un caractère doux et jovial, un tantinet prudhomme, possédant une femme excellente et une fille jolie à miracle, revêtu de toutes les qualités paternelles et maternelles, sans compter les siennes propres.

Dans ce paisible intérieur on attendait, comme un événement important, l'arrivée de Barnabé Papineau, le fils du représentant de la maison de commerce à Paris.

Papineau père était un vieil ami de vingt ans, presque un associé. Sa fortune, considérable, égalait celle des Durand ; son rejeton passait pour un garçon rangé et travailleur, et ma foi, qui sait ? peut-être y avait-il en lui un mari pour Geneviève.

Barnabé, sans préciser de date, avait annoncé sa venue imminente ; tout était prêt pour le recevoir. Aussi quand la bonne, précédant Roger, dit en ouvrant la porte du salon où la famille était réunie : " Monsieur, c'est un monsieur de Paris que Monsieur attend, " sur-le-champ l'excellent Durand se précipita dans les bras de Fougerolle en s'écriant :

— Mon jeune ami, que je suis heureux de vous voir ! Nous vous attendions. Ma femme... ma fille Geneviève... Voici le fils de mon vieil ami.

— Ma tante ne m'avait point dit qu'il avait connu mon père, songea Roger. Elle est charmante, mademoiselle Geneviève !

La journée se passa dans des démonstrations de



cordialité incroyables. On visita la ville, le port, la plage. Roger continuait à se croire, de la meilleure foi du monde, à Calais, prenant les soldats belges pour des douaniers et s'étonnant un peu du "patois" incompréhensible des Boulonnais.

Le soir venu, il semblait à tout le monde que l'on s'était toujours connu ; et Mlle Geneviève éprouvait déjà une sympathie prononcée pour ce beau garçon souriant, spirituel et bon.

Mais à minuit on entendit un violent coup de sonnette, et la petite bonne accourut d'un air effaré annoncer à son maître qu'un monsieur, prétendant se nommer Barnabé Papineau, demandait à lui parler.

M. Durand faillit tomber de son haut. Quand il se reprit :

—Janneke, prononça-t-il, c'est un chevalier d'industrie. Evidemment il aura appris à Paris que le fils de mon correspondant devait venir ici, et il aura comploté de se faire passer pour lui, afin de nous escroquer. Mais il va voir à qui il a affaire. Janneke, faites-le entrer.

—S'il vous plaît, monsieur, faites attention. Ça est un homme de mauvaise figure, savez-vous ; je ne sais pas le regarder sans avoir peur.

—C'est bien. Il trouvera à qui parler."

Barnabé entra, rougeaud et gauche, d'allure embarrassée, long et sec ; son physique ingrat ne plaidait point en sa faveur.

—Mon cher M. Durand, je vous demande pardon de me présenter chez vous si tard ; mais mon père, M. Papineau...

—Alors vous affirmez vous nommer Barnabé Papineau ?

—Mais sans doute, je...

—Croyez-moi, malheureux égaré, renoncez à cette prétention.

—Comment ! renoncer ? Que voulez-vous dire ?

—Vous jouissez d'un toupet exorbitant ; mais vous jouez de malheur, Barnabé est ici.

—Barnabé !!!

—Ah ! vous constatez maintenant l'insuccès de votre criminelle tentative. Voyons, mon ami, je n'attaque pas votre probité ; vous avez voulu m'escroquer, je trouve cela tout naturel, c'est-à-dire... Enfin je vais vous donner un bon conseil : fuyez, et sachez-moi gré de ne pas vous remettre entre les mains de la gendarmerie pour subir la sévérité de ses lois.

—Par exemple, c'est trop fort ! Si vous ne voulez pas me recevoir, dites-le-moi ; mais je trouve ce procédé hideux ! M'accuser...

—Je vous le répète, déplorable faussaire, allez-vous-en, où je serai forcé de livrer votre tête au glaive du commissaire de police.

—Comment ! vous voulez ma tête, à présent ! Ah bien ! ah bien ! Mais misérable vieillard, je ne veux pas qualifier votre conduite, elle est révoltante !

Barnabé criait du haut de sa tête, au point qu'attirés par le vacarme, Roger, Mme Durand et Geneviève arrivèrent, doutant si le feu était à la maison.

—Ah ! vous venez fort à propos pour confondre ce misérable imposteur, mon jeune ami. Ne prétend-il pas être Barnabé Papineau ?

—Eh bien ! demanda Roger ingénument, qui vous fait croire qu'il ne se nomme pas ainsi ?

—Mais puisque c'est vous, Barnabé...

—Moi, jamais de la vie !

—Vous n'êtes pas Barnabé Papineau ?

M. Durand s'éroula dans un fauteuil, hébété de stupeur.

—Nullement. Je me nomme Roger Fougerolle, et...

—Mais alors que venez-vous faire ici ?

Comme bien on pense, l'explication fut courte et facile. Chacun reprit son personnage normal, et l'imposteur involontaire écrivit quelques jours après à sa tante pour lui annoncer triomphalement l'heureuse issue de sa dernière distraction, la priant de venir "régler avec la famille de la future les derniers détails du mariage de son neveu avec Mlle Durand, — point celle de Calais."

(Extrait de la *Revue Mame*). JACQUES LEMAIRE.

A TRAVERS ROME

Voir gravures, p. 697

TEMPLE DE CASTOR ET POLLUX

Sur le forum, toujours en allant vers le Capitole, on voit les ruines du temple de Castor et Pollux, temple de l'amitié.

Les Romains déifiaient tout bon comme tout mauvais sentiment.

La mythologie dit que Castor et Pollux étaient frères jumeaux et qu'ils s'aimèrent toujours tendrement. Ils étaient fils de Jupiter, le père des dieux, et de Leda. Castor fut tué dans l'expédition des Argonautes, lorsque ceux-ci, montés sur le navire *Argo*, partirent à la conquête de la Toison d'or, en Colchide, sous la conduite de Jason. Castor et Pollux furent placés par maître Jupin dans le ciel sous la forme d'un groupe d'étoiles appelé : Constellation des Gémeaux.

ARC DE TITUS

Titus avait pris Jérusalem vers 79. Suivant la prophétie du Christ, il n'avait laissé qu'un monceau de ruines de ce qui avait été le temple de Salomon, le temple indestructible, d'après les Juifs. La nation des déicides fut dispersée, et, dès ce moment, ne constitua plus jamais, nulle part, un peuple. En vain, dans cette dernière moitié du XIXe siècle, un laquais, devenu baron par son or, crut, l'imbécile ! pouvoir faire mentir la parole de l'Homme-Dieu ; ses avances au Sultan pour le rachat de la ville de Jérusalem furent repoussées avec mépris ; et sa seconde tentative, de réunir ses congénères, dans une province qu'il avait achetée au Brésil, n'aboutit qu'au plus misérable fiasco !

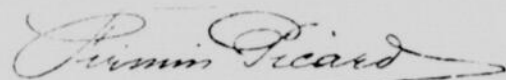
Titus ramena avec lui tous les guerriers juifs ; il apportait aussi, de cette expédition, le plus riche butin qui se pût rêver.

Les honneurs du triomphe lui furent accordés. Selon la coutume, les captifs précédaient le char du triomphateur. Ils avaient été vêtus avec une telle magnificence, et si diversement, que cela empêchait de voir la tristesse de leurs visages, dit un auteur contemporain.

Le triomphe prenait fin : c'est à ce moment que le chef des ennemis fut mis à mort. Il se nommait Simon, fils de Gioras. Traîné corde au cou, battu de verges, il fut exécuté dans le grand marché.

Pour éterniser ce triomphe, on éleva, à l'extrémité de la *Voie Sacrée*, du côté du forum, l'arc de Titus, qui subsiste encore. Rien de saisissant comme la vue de cet arc, sous lequel jamais Juif ne passera ! On y voit encore, sculptés sous la voûte, en relief, le chandelier aux sept branches, la table des pains de proposition et les trompettes du jubilé, portés par les soldats romains avec les autres dépouilles des vaincus.

Détail qui fait méditer : les Juifs esclaves furent eux-mêmes employés aux travaux de construction de cet arc, et nombreux furent ceux qui y périrent sous les coups, la fatigue ou les accidents !



AU LAC MÉGANTIC

(Voir gravure)

Quel plaisir, parfois, l'hiver, de se rendre au loin, dans le Nord, dans l'Est ou dans l'Ouest de la province de Québec : province immense, puisqu'elle a soixante et onze mille milles carrés en plus que la France, avec une population d'un million et demi d'habitants, tandis que la France, plus petite, en a trente-huit millions.

Tout le monde sait que nul pays sur la terre n'est plus pittoresque que notre jolie province de Québec ; et nulle part, il n'y a autant de lacs et de cours d'eaux.

Toutes ces nappes d'eau, l'été, offrent le plaisir de la pêche, toujours fructueuse ; car elles sont des plus poissonneuses. L'hiver, rien d'agréable comme la chasse, surtout que beaucoup de ces lacs tout près des forêts ou dans les forêts.

Voyez, nos deux braves chasseurs, dans cette clairière, devant leur maison de bois ronds. Ont-ils l'air heureux !

Leur chasse a été abondante ; sur des souches, à notre gauche, je vois des perdrix, des écureuils, des lièvres blancs appuyés ; à l'avant-plan, rangés en tisons, tous corps de petits animaux dans le genre de la belette ; aux côtés de la maison, de magnifiques orignaux ; enfin, je vous dis que cela fait venir les gigues de chevreuil à la bouche !—F. P.

LA FAMIME AUX INDES



UN AFFAMÉ



BOMBAY.—PÊCHEURS FAISANT DES OFFRANDES A LEURS DIEUX



## CHANT GRÉGORIEN A N.-D. DE LOURDES

Dédié à ma cousine Albertine G...

*C'était dans un grand monastère  
Au sein d'une sombre forêt :  
Le vent d'automne décorait  
Avec un fracas de tonnerre  
L'espace qui semblait rugir ;  
La foudre hurlant, la tempête  
Avec une fureur de bête  
Empêchait les morts de dormir.*

*Psaumes de Dieu que j'entendis là-bas !  
Sainte harmonie, éveille dans mon âme  
Les purs clairs qu'un soir tu m'insérais  
Lorsque j'allai prier à Notre-Dame.  
Quand la vie est un lourd fardeau qui pèse,  
Quand, comme un poids sur mon front impuissant,  
Je porte au cœur quelque remords pesant  
Dans de longs jours d'enivres et de malaise,  
Oh ! qu'il est doux de sentir, un moment,  
Rentrer au cœur le parfum de la vie !  
Et qu'il est doux d'endormir son tourment  
A cette pure et céleste harmonie.*

*Il est minuit et dans chaque cellule  
L'homme de Dieu réce que son cœur brûle  
D'un saint amour parmi les séraphins,  
Loin de la terre et loin de ses chagrins,  
Quand tout-à-coup, aussi triste qu'un glas,  
Le son perçant d'une cloche qu'on sonne  
Se fait entendre à travers le fracas  
De l'ouragan et du vent qui résonne.  
Tel, par ma foi, qu'un grand cri de hibou  
Poussé, la nuit, au fond de la montagne,  
Jette l'effroi dans les bois, la campagne,  
Et fait trembler l'alouette en son trou.  
Or c'est l'appel au bon religieux :  
Entendez-vous qui vaillamment se lève ?  
La nuit est froide et le vent rend trileux...  
Mais c'est pour Dieu qu'il laisse là son rêve,  
Et puis d'un pas sûr descend sur les dalles  
Tomber le pas du vieil abbé prieur  
Qui, surpassant ses frères en ferveur  
Autant qu'en âge, arrive vers les stalles  
A chaque nuit, l'hiver comme l'été,  
Toujours plus tôt que sa communauté,*

*Drapés de blanc ils sont dans la pénombre  
Rangés au chœur de la chapelle sombre,  
Entendez-les murmurer ce doux chant...  
Et méditez ! ô vous, monde méchant !  
Ah ! méditez devant cette harmonie :  
Moi, malheureux qui cherche dans la vie  
A m'enivrer d'un plaisir passager,  
Moi qui m'entends comme d'un grand danger  
Quand Dieu m'incite à quelque sacrifice...  
Moi méditer : c'est doubler mon supplice !  
Pourtant ce sont des hommes comme nous,  
Ces moines qui, fuyant ainsi le monde,  
S'en vont là-bas dépenser, à genoux  
Le souffle ardent de leur âme féconde.  
Ils ont du cœur comme nous en avons,  
Et de l'amour les douces passions  
Jadis, eût-été ont enchanté leur âme.  
Aujourd'hui même il se sent qu'une flamme,  
Autrefois vive et pure, ait pu survivre  
Dessous la cendre à l'ombre de l'autel...  
Et vous voyez loin du monde réel  
Ces exilés qu'un fol amour enivre.*

*Sainte harmonie ! ô langage du ciel !  
O doux accords, que de paix dans vos pauses !  
Et que d'amour dans vos accents moroses !  
A vous entendre on croit à l'Éternel.  
Votre musique, ô héros de souffrance :  
Ton harmonie, ô Grégoire le Grand,  
C'est le murmure intime et suppliant,  
C'est le sanglot de la douleur immense  
Que souffre l'âme en sa triste prison !  
Cette harmonie amoureuse et plaintive :  
Mais c'est la voix de l'âme, la captive,  
De ses douleurs l'éternelle chanson !*

*C'était dans un grand monastère  
Au sein d'une sombre forêt :  
Le vent d'automne décorait  
Avec un fracas de tonnerre  
L'espace qui semblait rugir ;  
La foudre hurlant, la tempête  
Avec une fureur de bête  
Empêchait les morts de dormir.*

EDMOND-W. BURON.

## SYMPATHIE

A LA FAMILLE ARTHUR DANSEREAU

...Plus les sympathies sont vives, sincères, cordiales quand elles nous sont témoignées à certains moments tristes de la vie, plus la douleur qui nous étreint nous fait voir l'immensité de la perte que nous pleurons.

Si ce sentiment des cœurs amis augmente nos regrets, il doit aussi nous être d'une grande consolation.

Ainsi, dans un deuil royal ou officiel, où les drapeaux sont en berne, où les gens sont plus ou moins officieusement compassés ; où, trop souvent, la présence et la tenue sentent la commande, l'étiquette, ceux qui partent et ceux qui les accompagnent à leur dernière demeure ne doivent pas éprouver les consolations que donnent autour d'une chère dépouille la présence d'amis, d'étrangers même, unissant leurs larmes à celles des attristés.

Ce spectacle d'une personne chère, regrettée et pleurée indistinctement par tous, est certainement d'une grande consolation et d'un effet bien salutaire pour tous, car il nous engage à suivre l'exemple de ceux qui ont laissé sur cette terre comme un rayon de lumière divinement céleste.

Marchons donc dans ce sillon lumineux où nos âmes se rattachent aux âmes disparues, en s'en rapprochant, et pleurons, oui, pleurons, car les larmes sont non-seulement des pierres précieuses déposées dans nos cœurs par les vertus et l'amour des envolés, mais elles sont surtout une prière, prière qui nous console, prière qui fait sourire nos morts, prière qui réjouit le Ciel !...

G.-P. L.

## L'UNION FRANCO-CANADIENNE

SON PREMIER BUREAU DE DIRECTION

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs le groupe des directeurs qui ont assuré les progrès et continuent de garantir le succès de l'une de nos plus actives et prospères sociétés nationales de bienfaisance : l'Union Franco-Canadienne.

Fondée, il y a deux ans à peine, sous le vocable de Société de Protection des Malades, cette société a grandi sous les auspices et avec l'actif et intelligent concours d'hommes comme M. le curé Auclair, de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, de M. le Dr Desroches, du Conseil provincial d'hygiène, de M. l'avocat Gustave Lamothe, C.R., de M. L.-G. Robillard, sec.-gén. etc, etc.

La Société de Protection des Malades fut, au début, une société purement locale ; mais elle a déjà pris tant d'extension dans notre province ; elle paraît appelée à se développer si généralement aux Etats-Unis où l'on sollicite depuis longtemps sa bienfaisante influence sociale, qu'elle a cru devoir se donner un titre d'un intérêt plus général.

Réunis en convention, le 1er février dernier, les membres de cette association ont décidé de lui donner le nom de : Union Franco-Canadienne.

Du document volumineux et fort intéressant que formait le rapport général du secrétaire, présenté à cette convention et unanimement approuvé par elle, nous extraierons simplement quelques chiffres. Ils témoignent des progrès remarquables de la plus jeune de nos sociétés nationales de bienfaisance catholique et nationale et de ses aptitudes à prendre bientôt rang parmi les plus florissantes.

A la caisse des secours en maladie, première et principale raison d'être de l'Union Franco-Canadienne, neuf cent trente-sept membres ont demandé à être reçus depuis ses vingt-huit mois d'existence. Deux cent quatre-vingt-dix-neuf ont été refusés dès l'abord ou rayés depuis. Six cent trente-huit sont actuellement en règle avec l'assurance.

A la caisse de dotation, datant d'une vingtaine de mois seulement, cinq cent quatre-vingts candidats ont demandé leur inscription. Cent soixante-et-un ont été refusés ou rayés ; quatre cent dix-neuf sont régulièrement membres.

Dans ces deux cas, l'association n'a pas enregistré un seul décès, ce qui témoigne de la compétence et de la discrétion de ses médecins examinateurs et reviseurs.

Du 1er février 1896 au 1er février 1897, le fonds de secours a reçu par ses diverses succursales, au nombre de cinquante-cinq déjà, réparties par toute la province, le joli denier de \$2,868.32. Dans le même laps de temps, il a distribué, sous forme de secours en maladie, \$1,879.41, réparties entre quatre-vingt-dix-huit différentes personnes, dans trente-six paroisses. N'y a-t-il pas là une œuvre magnifique de chrétienne charité et de philanthropie ?

L'Union Franco-Canadienne, en dépit de ces abondantes gratifications, répandues aux foyers où la maladie semait ses angoisses, commence son nouvel exercice avec une encaisse de près d'un millier de dollars, que vont grossir les contributions mensuelles régulières.

La caisse de dotation, en plus des souscriptions permanentes de ses membres fondateurs, a reçu, au 1er février 1897, la somme de \$3,532.97. Comme nous le disions plus haut, elle n'a pas encore déboursé un sou.

Les recettes du fonds général de l'Union Franco-Canadienne se sont élevées à un total de \$4,038.80.

Si l'on additionne les trois sommes totales que nous venons de mentionner, on verra que s'élevaient déjà à plus de \$10,000 les économies que l'Union Franco-Canadienne a réussi à faire réaliser à 638 de nos compatriotes, pour leurs jours de maladie ou pour leurs héritiers, quand la mort viendra frapper le chef de la famille.

Ces résultats sont très édifiants, et rien d'étonnant à ce qu'ils aient été accueillis des intéressés avec la plus grande faveur.

Après l'adoption du rapport général, furent soumis les règlements de la nouvelle "Union Franco-Canadienne." Ils ne diffèrent pas sensiblement de ceux qu'avait déjà la "Société de Protection des Malades." La modification la plus notable est l'adjonction d'une "section spéciale" des dames et demoiselles, décrétée par l'Union Franco-Canadienne, pour participer aux bénéfices de sa caisse de dotation uniquement. Elle s'augmente, de ce chef, d'un noyau d'une cinquantaine de membres, en absorbant "l'Union protectrice des femmes et jeunes filles," laquelle se fusionne avec l'association aînée.

L'"Union Franco-Canadienne" est ainsi la première à offrir aux femmes du Canada français l'avantage de participer aux bienfaits d'une société catholique et nationale d'assurance par la mutualité.

Et cette heureuse démarche, elle l'accablait avec l'entier assentiment des autorités religieuses dûment consultées.

Le sociétaire de l'"Union Franco-Canadienne" peut aujourd'hui, non-seulement assurer des ressources à sa famille après sa mort, à lui, mais également, à taux proportionnés, dans ce grand deuil que laisse toujours le départ de l'ange du foyer, de la mère. Nul doute que Canadiens et Canadiennes, des deux côtés de la frontière, vont profiter, en grand nombre, de cette favorable opportunité.

L'élection du nouveau bureau de direction se fit aussi à ce congrès du 1er février. Furent réélus, unanimement, parmi les anciens directeurs, MM. Cloutier, Dr Desroches, Denault, Dr Boucher, Larrivée, Dr Barrette. Trois fauteuils restaient à remplir pour remplacer les directeurs sortants. MM. l'abbé J.-B. Morin, à l'unanimité, L.-J.-S. Lamarche, N. P., et Arthur Paradis, marchand, à la majorité des voix, furent désignés pour occuper ces postes.

Comme fondateurs, MM. le curé Auclair, Lamothe, C. R., et M. H. Pelletier, avocat, président sortant, sont directeurs à vie et de droit.

L'assemblée des directeurs eut lieu immédiatement et constitua le bureau comme suit : M. l'abbé M. Auclair, président ; MM. G. Lamothe, 1er vice-président ; J.-M.-A. Denault, 2e vice-président ; J.-G. Robillard, secrétaire ; F.-X. Larrivée, ass.-sec. ; Réal Cloutier, trésorier ; Dr J.-I. Desroches, médecin en chef ; Dr S. Boucher, premier médecin examinateur ; directeurs, MM. H. Pelletier, Dr P. Barrette, l'abbé

J.-B. Morin, L.-J.-S. Lamarche, N. P., Arthur Paradis.

C'est le groupe des messieurs dont on vient de lire les noms que LE MONDE ILLUSTRÉ offre au ourd'hui à son fidèle public, avec les vœux les plus incères pour la prospérité croissante de l'Union Franco-Canadienne.

*En les Saint-Euse.*

### MADAME DANSEREAU

Nous avons dit, la semaine dernière, la perte douloureuse faite par toute la famille du directeur des Postes de Montréal : nous mettons sous presse au moment où la fatale nouvelle de la mort de Mme Dansereau nous parvenait.

Qui n'a eu, d'une manière ou d'une autre, affaire à M. Dansereau comme directeur des Postes de la ville ? — Et chacun sait avec quelle courtoisie, quelle aménité il accueille tous ceux qui veulent lui parler. Pour nous, nous avons un lien, un grand lien, un lien puissant entre lui et nous : il est écrivain, c'est un confrère pour nous, et l'on sait comment il manie la plume.

Mme Dansereau, dans son intérieur, était à tous, comme son noble époux est à tous dans sa haute charge. Elle avait, pour elle, cette délicatesse, cette bonté de cœur, cette bienveillance, qui sont l'apanage du chef-d'œuvre de la création : la Femme !

Fille du notaire Stephen Mackay, de Saint-Eustache, elle a laissé, dans ce beau grand village, — une ville, — les souvenirs les plus doux, et ses amies d'enfance sont restées ses amies jusqu'à l'heure de la séparation marquée par l'ange noir !...

Les funérailles, mardi, 9 courant, ont été une manifestation magnifique de regrets pour elle, de compassion pour son digne époux, ses chers enfants : les survivants ont dû être fiers de voir combien la mère, l'épouse était estimée, aimée, honorée !

Les coins du poêle étaient tenus par l'honorable J. I. Tarte, l'honorable T. Berthiaume, sir Alex. Lacoste, l'honorable L.-O. Loranger, MM. le Dr F. Lachapelle, le colonel G.-A. Hughes ; Raymond Préfontaine, et W.-E. Blumhart.

C'était tout ce que Montréal compte de plus distingué, que ces porteurs de coins du poêle, et ceux qui suivaient conduisant le deuil avec la famille. Car on y voit tous les noms les plus marquants de Montréal, dans la magistrature, dans l'édilité, dans la finance, dans le commerce, dans les arts, dans les professions



M<sup>me</sup> ARTHUR DANSEREAU

libérales. Tout Montréal y était ; on ne peut citer, parce qu'on omettrait forcément bien des noms.

Le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial étaient largement représentés à la funèbre

cérémonie : tous ces témoignages de sympathie doivent être un premier baume sur le cœur de M. Dansereau, de ses fils.

Le second baume — oh ! c'est si peu !... mais cependant, le cœur saignant est si heureux du plus léger adoucissement ! — ce second baume, ce sont nos prières que nous offrons pour le repos de l'âme de la compagne de notre confrère, compagnon d'armes et ami ; le priant d'accepter cette part que nous prenons à sa douleur.

Avec les premiers chrétiens, cher confrère, nous répéterons ce que vous et moi avons lu si souvent sur les pierres tombales des catacombes :

*Elle attend... la résurrection.*

Douce et réconfortante parole, que Dieu seul pouvait inspirer !

FIRMIN PICARD.

### FEU LE LIEUT.-COLONEL MASSICOTTE

Il vient de mourir, à Sainte-Geneviève de Batiscan, un des citoyens les plus connus et les plus distingués du comté de Champlain.

Le lieutenant-colonel Narcisse-Pierre Massicotte, commandant du 70<sup>e</sup> bataillon, descendait de Jacques Massicot (c'est ainsi qu'on orthographiait le nom alors), lequel, en 1696, épousait, à Batiscan, Marie Catherine Baril.



M. LE LIEUT.-COLONEL MASSICOTTE

Ce Jacques Massicot venait de la paroisse de Saint-Pierre du Gist, non loin de la ville de Saintes, autrefois dans la province de la Saintonges, aujourd'hui dans le département de la Charente-Inférieure, France.

Véritable Canadien-français dans la large acception du mot, il était catholique convaincu et pratiquait la charité sans ostentation, mais aussi sans compter.

Très affable, son hospitalité était proverbiale, et ceux qui ont eu le bonheur de faire un séjour dans sa vaste demeure en ont gardé un souvenir impérissable. Homme droit, ferme, d'un jugement sain, il fut, toute sa vie, estimé et respecté par ses concitoyens qui lui confièrent plusieurs postes importants.

Conservateur ardent, il fut de tous les combats que les partis politiques se livrèrent dans son comté depuis la confédération. Son appui était considérable à cause de son influence. Ses relations politiques lui valurent plusieurs charges importantes. Contentons-nous de donner succinctement la date des diverses nominations aux fonctions qu'il occupa.

1853, brevet d'instituteur ; 1855, sergent de milice ; 1863, juge de paix ; 1864, certificat de 2<sup>me</sup> puis de 1<sup>re</sup> classe à l'école militaire de Québec. Cette école n'avait été établie que le 25 février de la même année, et il fut le cinquième élève. 1865, instructeur militaire à Notre-Dame de Lévis, en remplacement du capitaine Hall ; 1867, commissaire des petites causes ; 1870, nommé capitaine, major, puis lieutenant-colonel ; 1873, greffier de la Cour des magistrats ; 1879, commissaire de la Cour supérieure ; 1885, agent des biens

des Jésuites pour une partie de la seigneurie de Batiscan ; 1891, employé par le parlement fédéral. Entre temps, il a été marguillier et maire de sa paroisse. Il était le constructeur et le propriétaire du joli pont qui



M. J.-M. DUFRESNE

relie les deux rives de la Batiscan, vis-à-vis le village de Sainte-Geneviève.

Ses funérailles furent très imposantes. Un grand nombre de citoyens les plus distingués, venus des différentes parties de la province, avaient voulu donner ce dernier témoignage d'estime à l'homme qui avait passé dans la vie en faisant le bien et en travaillant dans l'intérêt de ses concitoyens.

Sa mort crée un vide difficile à combler, et sa mémoire sera longtemps chérie par ses parents et amis.

*E. J. Massicotte*

### M. MOISE DUFRESNE

La mort continue à faucher à travers les noms les plus estimés de la ville.

Aujourd'hui, nous avons à annoncer le décès de M. Joseph-Moïse Dufresne, ancien échevin, l'un des membres de la société Dufresne & Mongenais, épiciers, de Montréal.

M. Dufresne naquit en 1837, à Saint-Esprit, comté de Montcalm. Son père était petit-fils du célèbre chirurgien français, le Dr Nicolas Dufresne, et allié aux familles Guilbaut de Lanaudière et Larue de Maintenon.

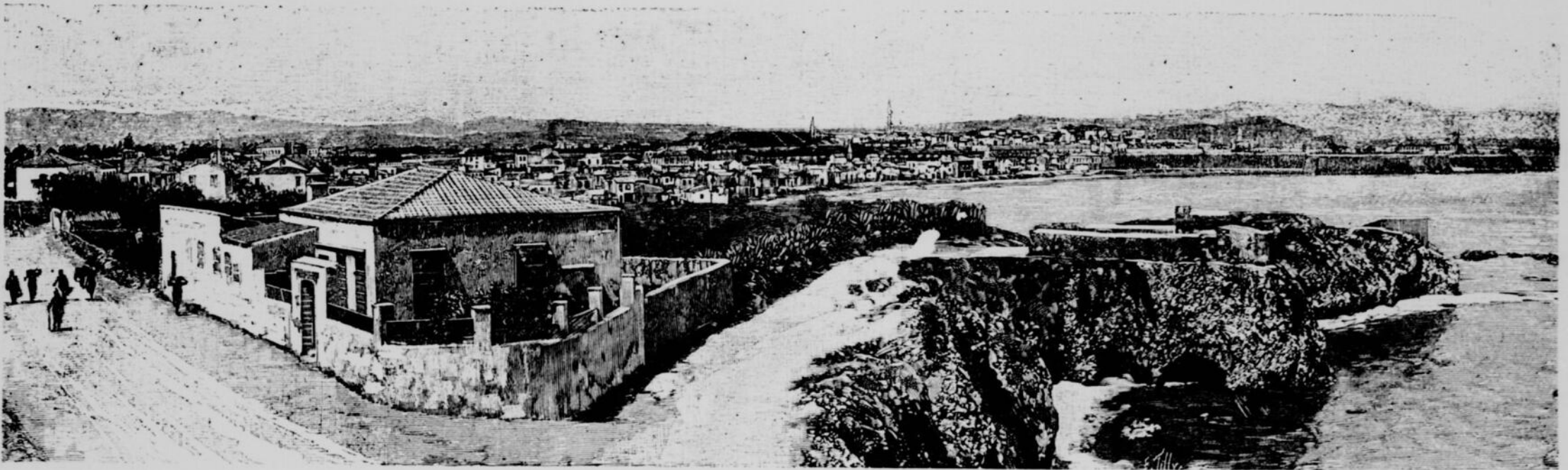
M. Dufresne avait étudié chez les Frères de la Doctrine Chrétienne. En 1850, il entra comme commis-épiciers chez MM. G. Childs et Cie à Montréal. Fit la tenue des livres de 1857 à 1859 chez M. Cantin, Constructeur pour la marine. En 1860 s'associe avec la maison Bruneau. En 1878, forme la société Dufresne et Mongenais. De 1886 à 1889, fut président de la Chambre de Commerce de Montréal ; en mars 1893, il fut nommé membre honoraire du conseil de la Chambre de Commerce.

Fut élu échevin du quartier Est, en remplacement de M. Jacques Grenier, et fit partie de plusieurs délégations à Ottawa.

C'était un homme bon et juste : il ne comptait que des amis !

La vieille société a péri parce que Dieu en avait été chassé ; la nouvelle est souffrante parce que Dieu n'y est pas entré. — LACORDAIRE.

L'homme n'est grand qu'à genoux. En s'agenouillant, il témoigne qu'il ne peut tenir tout entier dans l'exiguïté de lui-même ! — L. VEUILLOT.



LES EVENEMENTS DE CRETE.—Panorama de la Canée, vue prise de Halépa



PARIS : EXPOSITION DE 1900.—Projet définitif du petit palais des Champs-Élysées

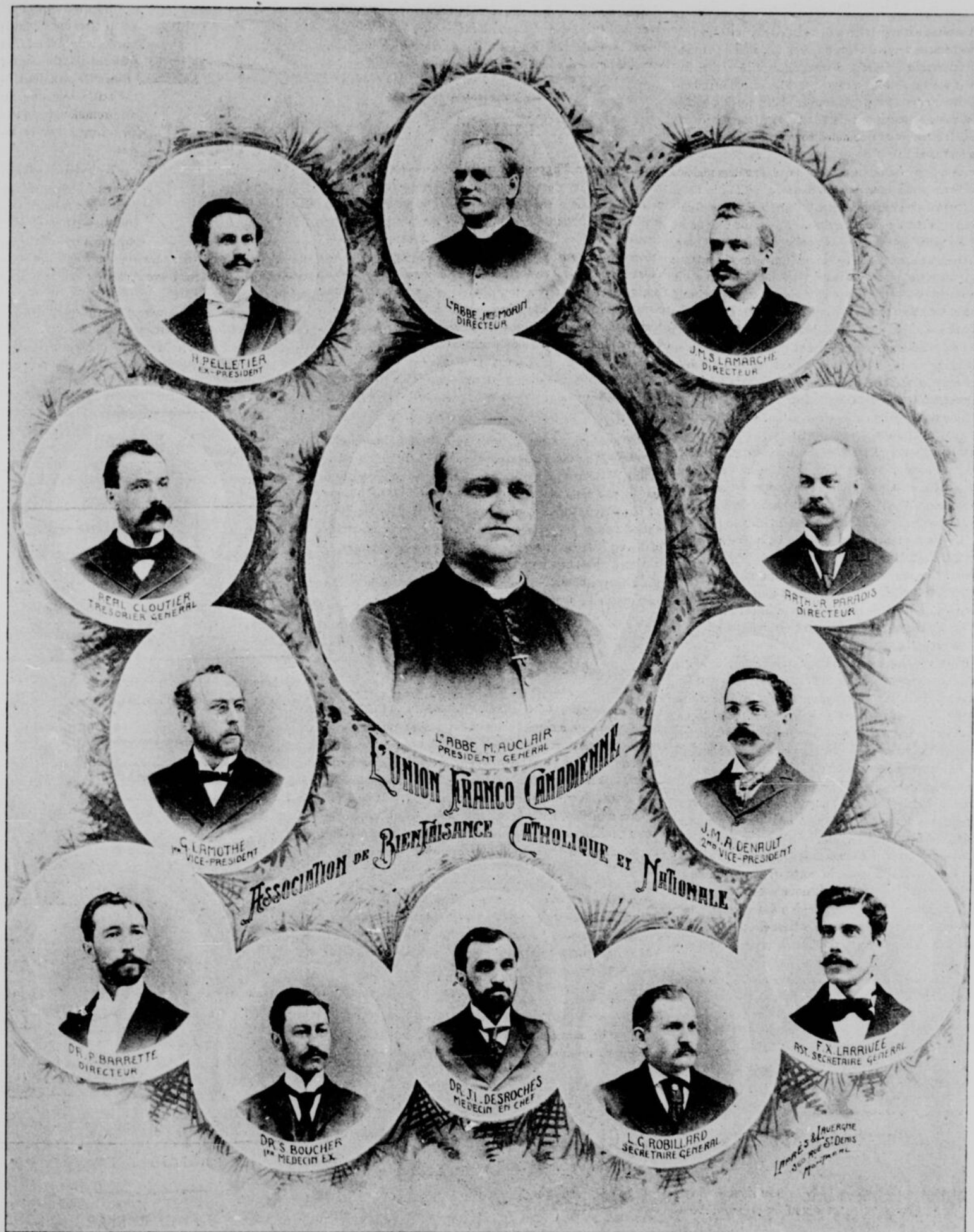


Photo Laprés & Lavergne.

L'UNION FRANCO-CANADIENNE

Association de Bienfaisance Catholique et Nationale de Montréal

## PETITE POSTE EN FAMILLE

## RÈGLES GÉNÉRALES

1° La poésie est sujette à des règles de deux sortes : les unes, nécessaires de toute nécessité, ne se peuvent jamais enfreindre : rimes, mesure, disposition des strophes, s'il y a lieu ;—les autres ont besoin d'être connues à fond comme les premières, et les grands génies seuls, ou ces contempteurs de la langue française dont l'école se meurt heureusement sous le ridicule, peuvent s'en affranchir.

Certains correspondants nous envoient des poésies où *gendarme* rime avec *hallebarde* ; où l'hiatus à chaque instant choque l'oreille ; où les rimes féminines se suivent avec désespérance, à moins que ce ne soient les masculines. Des expressions malsonnantes, en poésie—entendons-nous—émaillent leurs écrits : cette ignorance complète des règles de la prosodie française ne peut-être, on le comprend, une raison de publier ces écrits auxquels nous faisons allusion. Que ces jeunes—si ce sont des jeunes—étudient l'Art Poétique de Boileau ; qu'ils lisent nos poètes dans ce qu'ils ont produit de mieux : Louis Fréchet, Nérée Beauchemin, Crémazie, Juge Routhier, W. Chapman, Z. Mayrand, et tant d'autres !

2° Tout manuscrit pour impression, ne doit porter d'écriture que d'un seul côté du papier.

3° Ce que l'on appelle l'écrit *anonyme* ne peut-être accepté par nous : nous avons dit cela et l'avons répété à satiété. Que nos correspondants nous donnent des noms de plume s'ils le veulent ; mais en nous écrivant, qu'ils signent leurs noms, la simple politesse l'exige. S'ils sont personnellement connus du MONDE ILLUSTRÉ, c'est différent !

4° Nous prions nos correspondants de ne jamais s'exposer à de graves désagréments en nous donnant des articles qu'ils copient dans des publications étrangères et qu'ils auraient la hardiesse de signer : la honte en retombera sur eux.

5°. Nous répétons aussi, pour la vingtième fois, que nous ne pouvons accepter d'écrits : lettres, poésies, morceaux quelconques, n'ayant qu'un intérêt purement personnel, et ne pouvant apporter aucune leçon, aucune morale ou aucune idée générale, rendant ces écrits propres à être mis sous les yeux de nos lecteurs.

Nous avons cru bien faire de résumer ci-dessus ce que nous sommes obligés de répéter à chaque instant dans notre *Petite Poste* : à l'avenir, nous renverrons, purement et simplement, ceux de nos correspondants que cela concernera, aux règles que nous venons d'établir ; chacun y trouvera aisément ce qui s'applique à son cas particulier, et, de cette façon, nous ne blesserons aucune susceptibilité, nous osons l'espérer.

*J. A.*, collège Sainte-Marie.—Voulez-vous, nous vous prions, nous donner votre adresse, ou préférez-vous passer en nos bureaux de deux à cinq heures de l'après-midi :

*J. S.*, Québec.—*Simple histoire*, gracieuse. L'autre, première partie, fort bien pensée, mais un peu longue et grave : très belle, cette partie, pour personnes sérieuses. Il faut savoir lire pour apprécier ! Publierons le tout.

*E.-F. M.*, Québec.—Tout écrit doit être signé. Voyez nos *Règles générales*.

## LA PESTE AUX INDES

(Voir gravure.)

Nos lecteurs se rappellent les différentes scènes d'horreur que la gravure a mises sous leurs yeux, dans cette peste effroyable qui décime la population des Indes.

Aujourd'hui, nous donnons une reproduction d'un groupe de canots de pêcheurs des environs de Bombay. Ces malheureux font des offrandes votives à leurs dieux en jetant des provisions à la mer. Ils espèrent par là apaiser leurs divinités et arrêter les progrès de la peste.

## UN AFFAMÉ

C'est du pays de la peste que nous est arrivée, il y

à quelques jours, la photographie dont nous donnons aujourd'hui une reproduction.

Cette photographie a surtout pour but de montrer le décharnement des pauvres Hindous que la famine réduit à l'état de squelettes avant que l'épidémie en fasse des cadavres. En effet, l'une prépare à l'autre un terrain propice à la sinistre moisson.

## THÉÂTRES

M. Augustus Thomas a tiré de l'intéressant récit de M. Francis Hodgson Burnett, *Editha's Burglar*, un drame des plus émouvants qui est représenté cette semaine au Théâtre Français, par la troupe permanente du théâtre. Ce drame a déjà été donné à l'Académie, il y a quelques années, et il a remporté un éclatant succès. Les habitués du Théâtre Français ne manqueront donc pas non plus de le goûter. Les rôles seront très bien distribués et il y aura des décors spéciaux. Le programme du vaudeville porte en tête le nom de A.-H. Wilson, le meilleur comédien allemand du jour. Il a paru au Casino de New-York, dans *Le Gay New-York*. On dit qu'il n'a pas d'égal dans son genre qui a pour trait distinctif l'originalité.

Cette semaine, une forte troupe, en tête de laquelle figurent Mlle Stella Mayhew et M. C. Bruno, représente *The Pulse of New-York*. Cette pièce a acquis une excellente renommée, surtout par ses effets scéniques et la supériorité de ses auteurs. De toutes les imitations de la vie à New-York, *The Pulse* est la principale, vu ses immenses succès toujours grandissants.

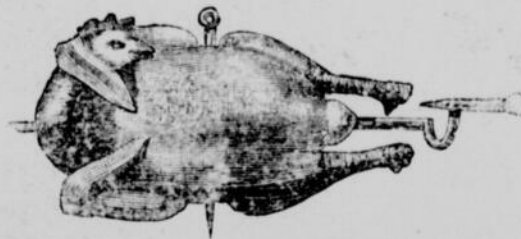
Cette pièce est le genre le plus désiré des habitués du Théâtre Royal, et c'est pour cette raison qu'elle a toujours eu du succès.

## AUTOUR DE LA CUISINE

*Pieds de cochon à la Sainte-Menehould*.—Echaudez-les, entourez-les séparément d'un cordon de toile qui les maintiendra droits, mettez-les dans une marmite avec de l'eau, des carottes, sel et poivre, ail, bouquet garni. Il leur faut trois à quatre heures de cuisson. Les sortir à ce moment de la marmite, les laisser refroidir à moitié, enlever la toile, fendre les pieds en deux, laissant un gros os de chaque côté, mouiller d'huile, garnir de chapelure assaisonnée de sel et faire griller.

*Morue au vert-pré*.—Faites dessaler de la morue. Mettez-la dans une casserole avec du lait, du beurre, des fines herbes. Faites cuire, puis dressez sur un plat. Saupoudrez de persil haché fin, arrosez de jus de citron et servez.

*Manière d'embrocher une volaille*.—Lorsque votre volaille est bridée, vous l'embrochez (voyez figure ci-dessous) en passant la broche sous le croupion et en traversant l'animal dans sa longueur. Vous faites alors



ressortir la broche à la naissance du cou, vous fixez cette broche à l'aide d'une brochette que vous piquez dans l'une des cuisses et que vous faites passer dans le trou qui se trouve au milieu de la broche, puis vous faites ressortir la brochette au milieu de l'autre cuisse.

Réflexion d'un régisseur de cirque. Dans l'arène politique, on voit beaucoup de *sots périlleux* !

## JEU SCIENTIFIQUE



Les savants ont des procédés complexes pour tracer un ovale, il suffit, disent-ils, de piquer des épingles aux deux foyers, d'y attacher une ficelle, de promener un crayon en tirant sur la ficelle, etc.

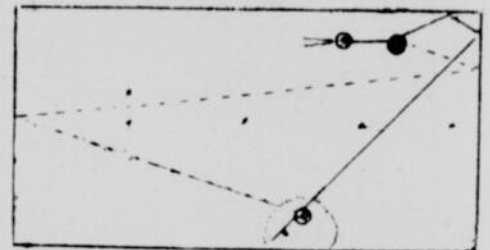
Voici qui est moins savant, plus simple et plus pratique. On enroule le papier sur une surface cylindrique, une jambe de bois ou un sucre de pomme, qu'importe. Puis on effectue le tracé avec telle ouverture du compas qu'on désire.

La figure, qui serait un cercle, si la surface était plane, est dans ces conditions, un ovale.

—Les amateurs photographes peuvent se servir de ce procédé comme pour découper les portraits en forme de médaillon.

## LE BILLARD

COUP D'ÉTUDE, PAR M. LUCIEN PIOT



Attaquer sa bille au centre et à droite de la rouge  $\frac{1}{2}$  plein et assez vigoureusement. Couler en amortissant sa bille.

## GRAVURE-DEVINETTE



Ah ! voici Joseph !... Où est-il ?

## POT DE PENSÉES

Les académiciens sont des gens qui s'occupent rudement d'un fauteuil avant de l'occuper.

C'est surtout à la grosseur qu'on reconnaît qu'une poire n'est pas *mûre*.

Il est plus facile de mettre des souliers au clou que des clous aux souliers.

La médecine est l'art de ne jamais laisser chômer les fossyeurs.

UN

# DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGENE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

Mais, comme le fils des Gauls avait de la langue pour deux, il finit par tirer au clair la biographie de son protégé.

D'abord, il s'appelait *Wapwi*.

Il était né de l'autre côté de la mer (le Golfe Saint-Laurent), dans un *ouïgouam* construit sur les bords d'une grande baie qui mêlait ses eaux à celles du lac sans fin (l'Océan Atlantique)... par delà une autre baie bien plus étendue devant laquelle il fallait passer... (la Baie de *Miramichi*, évidemment, qui se trouve plus loin que la Baie des Chaleurs, laquelle est dix fois plus considérable).

Ses parents étaient des Abénakis.

Ils vivaient assez misérablement de chasse et de pêche, lorsqu'un jour des étrangers survinrent qui leur défendirent de prendre du saumon dans la rivière, avec des filets, sous peine de se voir chasser du pays...

Découragés, les parents de *Wapwi* émigrèrent vers le nord, longeant la côte dans leur canot d'écorce jusqu'à ce qu'ils atteignissent la Baie-des-Chaleurs...

Pendant des jours et des jours, ils remontèrent la rive droite de ce grand bras de mer, qu'ils n'osaient traverser dans sa partie la plus large...

Finalement, croyant qu'il ne verrait jamais se rétrécir cette nappe d'eau interminable, le père prit le parti de la traverser, par un beau temps calme...

Hélas ! cette tentative devait amener une catastrophe !...

Le léger canot avait à peine dépassé le milieu de la baie, que le vent se prit à souffler avec rage, soulevant des lames hautes comme des *cabanes* (c'est *Wapwi* qui parle, ne l'oublions pas) et ballottant l'embarcation comme une simple écorce...

Il devint évident que le canot allait se faire *coiffer*, d'une minute à l'autre, par les lames qui déferlaient sous la brise...

Cependant, l'Abénaki luttait héroïquement, tenant tête, l'aviron en mains, aux montagnes d'eau qui assaillaient sa pauvre pirogue...

Déjà on distinguait nettement la rive à atteindre...

Le bruit du ressac sur le sable retentissait à travers les clameurs du vent...

Encore quelques efforts, et l'on allait pouvoir remercier les manitous d'un salut si chèrement gagné, lorsqu'un craquement sinistre fit pousser un gémissement au vieux canotier...

Son aviron s'était rompu par le milieu !

Dès lors, le naufrage devint inévitable...

La pirogue, saisie par une vague échevelée, tourna sur elle-même et, se remplissant d'eau, fut renversée, livrant au gouffre ceux qui la montaient...

Que se passa-t-il ensuite ?

*Wapwi* n'en eut point conscience.

Tout ce qu'il se rappelait, c'est qu'il fit nuit dans son cerveau et qu'il lui parut que cent moulins à farine faisaient entendre leur fracas dans ses oreilles...

Il perdit connaissance.

Quand il rouvrit les yeux, il était couché sur le sable du rivage, et son père, penché sur lui, épiait son réveil.

Le vieil Abénaki avait l'air désolé, le regard morne.

A l'enfant qui demandait sa mère, il montra les flots déchainés.

L'enfant comprit, et un grand déchirement se fit dans sa poitrine...

En évoquant ce souvenir, le pauvre petit *Wapwi*, les yeux dilatés, semblait revoir la scène terrible qui le rendit orphelin.

Il se tut et demeura rêveur, le front penché.

Les deux cousins respectaient cette émotion filiale.

Mais l'enfant releva bientôt la tête et se hâta de terminer son récit.—heureux probablement de se débarrasser de souvenirs pénibles.

Au reste, l'année qui suivit la mort de sa mère ne fut marquée par aucun incident extraordinaire, à part de continuel déplacements qui amenèrent finalement le père et le fils sur la côte du Labrador, où ils furent accueillis par un campement de *Miacacs*...

C'est là,—à quelques milles de l'endroit où avaient atterri les deux Français,—que vécut depuis les fugitifs ; là aussi que le père

se remaria à une grande diablesse de veuve *Miacaque*, qui lui fit la vie dure et battait le pauvre petit Abénaki comme plâtre.

Il était bien heureux d'être débarrassé de cette méchante femme et ne demandait qu'à vivre dorénavant avec ses nouveaux amis blancs...

El fut le récit qu'à force de questions et de caresses encourageantes, Arthur parvint à arracher à son protégé.

Toute une vie de misère, de privation, de deuil !

Pauvre petit sauvage !... Le jeune Français, qui avait le cœur excellent, se promit bien de faire tout en son pouvoir pour que, chez ses nouveaux parents de la grande famille blanche, il goûtât un peu de ce bonheur passager que le bon Dieu ne refuse pas aux enfants de son âge.

Et, comme à compte, il l'embrassa fraternellement...

Ce qui fit lever les épaules à Gaspard, homme peu démonstratif.

Mais on arrivait au fond de la baie de *Kécarpoui*...

Un homme et deux femmes se tenaient sur le rivage, le regard tendu...

Les femmes agitaient leurs mouchoirs...

C'étaient les *bonnes gens* qui célébraient le retour des enfants...

\* \*

Il va sans dire que le petit *Wapwi* fut accueilli avec joie, surtout par les femmes.

La suite de ce récit prouvera que les exilés du Labrador venaient de faire là une heureuse acquisition.

Puis la petite colonie, composée maintenant de six personnes reprit ses habitudes patriarcales, améliorant sans cesse ses conditions d'existence matérielle et vivant dans une paix profonde.

Mais il était écrit que le guignon avait suivi cette famille éprouvée jusque sur les rives du Saint Laurent.

La coupe du malheur, encore à moitié pleine, devait être vidée jusqu'au fond.

La tranquillité présente n'était qu'une accalmie.

V

## UNE VOILE A BABORD

Un matin de l'année 1852, Arthur remontait de la grève en courant comme un lévrier.

Apercevant son cousin près de l'habitation, il lui cria, avec des gestes d'ancien télégraphe :

—Ohé ! de la cambuse !

—Qu'y a-t-il ? répondit l'autre.

—Une voile à babord.

—C'est la goëlette qui remonte, je suppose ?...

—Es-tu fou ?... Voilà huit jours à peine qu'elle est passée ici ! Et, d'ailleurs, il lui faut aller aux îles pour sa petite contrebande...

—Qu'est-ce que c'est, alors ?

—Allons voir.

Les deux cousins s'étaient rejoints.

Ils redescendirent ensemble vers le rivage, d'où l'on apercevait, à moins d'un mille dans l'est, la côte occidentale de la baie.

Il y avait là, en effet, une *voile*.

Dans le langage du marin, qui dit une voile dit un vaisseau.

Or, cette fois, la voile en question était une grande barque de pêche, bien grée, bien arrimée et paraissant avoir pour cargaison tout le méli-mélo qui constitue l'attirail d'une maison de pêcheurs.

Elle venait justement de jeter l'ancre à une couple d'encâblures du rivage.

On s'agitait à bord ; on allait, on venait,—les hommes carguant et serrant les voiles, les femmes rangeant ci et là de menus objets.

Bientôt les allées et venues cessèrent, et une mince colonne de fumée montant de la barque annonça aux jeunes gens que les nouveaux voisins étaient en train d'apprêter leur déjeuner.

—Eh bien ? fit Arthur.

—Pour du nouveau, voilà du nouveau... murmura Gaspard.

—Tout un arsenal de pêche, et une belle barque !

—Ils sont du métier, ça se voit.

—Et puis des femmes... deux !

—C'est fait exprès pour toi, qui n'avais pas de prétendue à courtiser

—Au fait, tu as raison... J'oublie toujours que, non content d'être mon cousin, tu aspiras encore à devenir mon beau-frère.

—Puisque Mimie le veut, il me faudra bien en passer par là.

Et une ombre passa sur le front du jeune homme, comme si quelque inspiration désagréable venait de surgir en son esprit.

On remonta vers la maison pour annoncer l'événement.

C'est ici le moment de dire que les deux cousins Labarou, bien qu'ils parussent s'aimer beaucoup, ne se ressemblaient guère, ni au physique, ni au moral.

Arthur, grand, mince, les cheveux châtain-clair, les yeux d'un bleu foncé, les membres délicats, mais d'une musculature ferme, pouvait passer pour un fort joli garçon, en dépit de son teint bronzé et de sa vareuse de matelot.

Pas un meilleur gaillard au monde. Le cœur sur la main, gai comme un pinson, narguant l'ennui, à terre ; se moquant de la bourrasque, quand il était au large . . .

Une vraie alouette de mer.

L'autre, — Gaspard, — était son antipode.

Fortement charpenté, brun comme un Espagnol, il avait les traits réguliers, mais durs. Il parlait peu et riait encore moins. Bref, c'était un caractère *en-dessous*, suivant l'expression de la mère Hélène.

Cependant, malgré ces dissemblances, — et peut-être même à cause d'elles, — les deux garçons s'accordaient comme les doigts de la main. Jamais une difficulté sérieuse n'avait surgi entre eux.

Ils étaient à peu près du même âge, — Gaspard ayant vingt-trois ans et Arthur vingt-deux. Depuis leur petite enfance, ils avaient toujours vécu ensemble, et le premier ne se souvenait que vaguement de son père, qui avait péri sur les *Grands Bancs*, en 1837.

Quant à sa mère, il ne l'avait pas connue, la pauvre femme étant morte alors qu'il n'avait, lui, que quelques mois.



Ce geste d'Arthur, c'était une adoption sérieuse. — Voir page 732, col. 2

Labarou adopta l'enfant de son beau-frère et le considéra désormais comme faisant partie de sa propre famille.

On vivait heureux là-bas, à Saint-Pierre ; la pêche rapportait suffisamment pour constituer une honnête aisance. Le père et la mère jouissaient d'une santé robuste ; les enfants grandissaient à vue d'œil et allaient bientôt, eux aussi, contribuer au bien-être général, lorsque le malheur que l'on sait s'abattit sur cette paisible maison . . .

Labarou fut attaqué, dans un cabaret de la ville, par un camarade dont la violence de caractère n'était que trop connue . . . Les coupeaux se mirent de la partie, et l'agresseur tomba, la poitrine ouverte par plus de six pouces de fer . . .

Labarou étant estimé de tout le monde, on le plaignit plutôt qu'on ne le blâma . . . Des amis l'aiderent à s'esquiver, et il put gagner la côte du Labrador, terre anglaise.

Seulement, ce n'était plus Jean Lahoulier, — comme il s'appelait réellement.

Il avait cru plus prudent d'adopter le nom de sa femme : Labarou.

Mais . . . assez de retours en arrière.

Reprenons notre récit.

## VI

## LE PASSÉ REVIENT SUR L'EAU

Inutile de dire que la nouvelle apportée par les jeunes gens produisit une révolution dans la famille.

Songez donc ! . . . Des voisins après un isolement d'une douzaine d'années ! . . . Des visages autres que ceux des Labarou à rencontrer autour de la baie de Kécarpoui ! . . . Pour les vieux, de bonnes causeries près de lâtre, l'évocation du passé et des souvenirs de là-bas ! . . . Pour les jeunes, la connaissance à faire, l'intimité grandissant à mesure qu'on se connaît mieux, la joie de se revoir après s'être quittés, les suaves émotions de l'amour partagé : quelle porte entr'ouverte sur l'avenir ! et, par cet entrebâillement, que de perspectives riantes, vaguement éclairées à la lumière de l'imagination !

Il faut avoir vécu isolé sur une côte déserte, ayant sans cesse sous les yeux la majesté vierge de la nature telle que Dieu l'a faite, pour comprendre l'insondable mélancolie qu'une telle situation amène à la longue dans l'âme humaine.

L'Écriture Sainte l'a dit : *Va soli !* — malheur à l'homme seul, sans cesse replié sur lui-même et abîmé dans la contemplation de sa misère !

Mais, si l'isolement est fatal à l'homme mûr qui a vécu auparavant dans la communauté de ses semblables et a dû, en maintes circonstances, subir les heurts de la promiscuité, les chocs des passions en lutte, — que dire de la solitude constante pour des jeunes gens encore au seuil de la vie et dont l'âme avide a soif d'inconnu, d'épanchement, de satisfaction légitime à une curiosité toujours en éveil !

Pour ceux-là, c'est le repos, — un repos trop complet, peut-être ; — mais, à ceux-ci, comme la solitude est lourde et quelle inénarrable tristesse elle infiltre goutte à goutte dans les veines de la personnalité morale ! . . .

On en causa longtemps dans la famille.

Jamais on ne s'était vu à pareille fête.

Seul, Jean Labarou ne prenait pas part à l'allégresse générale : — ce qui mettait bien un peu de gris dans le ciel bleu de la mère Hélène . . .

Mais son Jean avait parfois de si singulières lubies, — comme tous les hommes, du reste ! — que la bonne femme, haussant les épaules, se contenta de penser : Allons ! le voilà encore qui voyage dans la lune !

Et elle se reprit à caqueter, — car elle n'avait pas la langue dans sa poche, la mère Hélène, " ma foi jurée, " non !

— Mes gars, dit-elle aux jeunes gens, il faudra " trainer vos grègues " par là, vers la brunante, sans faire semblant de rien . . .

— Oui, oui . . . appuya Mimie, en frappant ses mains l'une contre l'autre et en jetant une tendre œillade à Gaspard, qui fit un signe de tête approbateur.

— Pourquoi ça, la mère ? demanda Arthur.

— Hé ! mon *fiou*, pour savoir quelque chose.

— A quoi bon se cacher ? . . . C'est métier de loup. Nous irons plutôt les visiter demain, au grand jour et comme de bons voisins.

— L'un n'empêche pas l'autre, reprit la mère Hélène . . . Allez pêcher des truites en bas des chutes, au ruisseau *Rouge*, tout là-bas, et arrangez-vous pour ne pas les perdre de vue . . . Tâchez même de leur parler, s'il y a moyen, sans que ça paraisse . . .

— Tu entends, Gaspard ? . . . Il faudra entrer en conversation avec eux, s'écria la pétulante Mimie. D'abord, moi, je ne pourrai dormir si je ne sais rien avant la nuit . . .

Jean Labarou releva la tête.

— Tout doux, tout doux, les femmes, fit-il en retirant sa pipe, ne vous mettez pas si vite martel en tête . . . Laissez ces gens-là tranquilles.

— Mais, Jean . . .

— La paix, femme. Tu dois savoir ce qu'on gagne au commerce de ses semblables.

— Mais, papa . . .

— Toi Mimie, ne sois pas si pressée de faire de nouvelles connaissances ; tu pourrais t'en mordre les pouces plus tard, ma fille.

— Moi, père ! . . . Comment cela ?

— Suffit ! . . . Je me comprends.

Mimie ouvrait ses grands yeux bleus et ne comprenait pas, elle. Gaspard était-il plus avancé ?

Peut-être bien, car, à cette observation du père Labarou, il passa sa chique de " tribord à bâbord, " comme disent les matelots, sans toutefois perdre son flegme.

# LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

Depuis, oh ! depuis, chaque dimanche, je suis allé pêcher des écrevisses sur les bords du Morin, dans l'espérance de la voir une minute. Souvent je revenais triste, sans l'avoir aperçue. Je chantais de joie le long du chemin, si elle m'avait salué d'un signe de tête. Deux ou trois fois elle s'arrêta près de moi, et debout, très grave, elle me parla de mon avenir.

Elle me conseillait de travailler, la chère fille, de rester courageux, sobre et bon, de m'instruire, et de regarder l'avenir avec confiance.

—Voyez-vous, me dit-elle un jour, Dieu protège les braves gens, et Dieu vous aidera. Vous quitterez un jour votre famille pour aller à l'armée, l'homme qui a bien servi son pays revient plus digne de l'estime générale. Soyez bon soldat, mettez à profit les heures d'étude, et si vous avez besoin d'un encouragement, dites-vous que de loin je songerai à celui qui m'a protégée et sauvée. Je ne suis point maîtresse de ma destinée, et je respecterai toujours la volonté de mon père, mais je suis fille unique, et il m'aime plus que tout au monde.

—Oh ! les enfants ! dit Catherine, les enfants ! se fiancer ainsi, sans consulter personne. Car ce sont des fiançailles devant Dieu, Pierre, que cet échange de promesses, de bouquets, ce lien de deux vies confondues à l'heure où tu la sauvais de la mort. C'est mal, Pierre, oui, c'est mal !

—Oh ! ne me le répète pas, je t'en conjure. Non, ce ne saurait être coupable de chérir à l'avance la jeune fille dont on souhaite faire sa femme, de lui jurer de rester digne de sa tendresse pendant cinq années d'absence : de faire de son souvenir une protection, un culte. Elle possède plus d'argent que nous, mais tu ne places pas l'argent au-dessus des sentiments. Je l'épale par le cœur. Est-ce que tu n'as pas plus que son père, si je regarde tes vertus ? Et puis, ce qui s'est passé a été involontaire ; nous n'avons réfléchi ni l'un ni l'autre. Seulement, depuis, le sentiment s'est fortifié, et l'absence nous apprendra ce qu'il donnera pour l'avenir.

—Ce n'est point à moi d'aller au devant d'elle, mon fils. Si jamais elle vient à moi, je saurai ce que je dois lui répondre, moins en femme qu'en mère, comprenant quel respect on doit au chef de la famille. Sois tranquille, cependant, je t'aime et Cyprienne est charmante.

—Tu le vois, j'ai bien fait de parler.

—On fait toujours bien d'avoir confiance en sa mère.

Comme ils achevaient ces confidences, le bruit des grelots de Caboul parvint aux oreilles de Pierre :

—Voici Néra, dit-il.

—J'y songe, répondit Catherine, elle porte maintenant des fleurs et des plantes au moulin.

La petite bohémienne entra cheveux au vent, vêtue d'une robe ramagée de rouge et d'orange, sa bague de cuivre sautant à son cou.

Elle jeta un bouquet de fleurs d'iris et de nénuphars sur la table.

—C'est Mlle Cyprienne qui m'a cueilli ce bouquet, dit-elle avec orgueil.

Pierre rougit.

—Veux-tu me donner une de ces fleurs ?

—Je crois bien, Pierre ; et puis elle m'a fait un autre cadeau. . . .

Vois cette médaille bénite à Rome, paraît-il, elle préserve de tout danger. . . . Moi qui n'en cours aucun ici, j'ai bien envie de la coudre à ton habit.

—C'est une bonne pensée, Néra, et en échange ?

—En échange, tu te dépêcheras de gagner des galons.

—Des galons ! dit Catherine.

—De laine pour commencer, nous verrons après.

Sa médaille cousue à la veste, et la fleur de l'amie dans son portefeuille, Pierre attendit avec moins de chagrin le moment du départ.

Claudine se suspendit longuement à son cou.

—Ah ! tu peux m'embrasser bien fort et longtemps, dit-elle, mon Pierre, tu ne me retrouveras plus.

—Toi ! fit-il.

—La famille essaime, vois-tu, comme les avettes. . . . Tu pars pour l'armée, Claudin s'en est allé Dieu sait où, et je meurs du regret de n'avoir plus mon frère jumeau. . . . ce n'est pas ma faute, crois-le. Mais la moitié de mon cœur me manque. . . . je sens que je m'en vais un peu chaque jour. . . . Notre mère croit seulement que je suis délicate, et que je souffre des fièvres. . . . Je guérirais si Claudin

nous était rendu, mais Dieu ne nous le rendra pas. . . . Je me souviens qu'autrefois notre mère était toute fière en répétant : " J'ai dix enfants ! tous beaux, forts et d'une bonne santé ! " Elle n'aura plus cet orgueil, mon Pierre. . . . Je sais bien que je m'éteins doucement. . . . Je suis toujours surprise d'être encore en vie. . . . Il se passe en moi une chose étrange ; je n'ose la confier à personne. On dirait que je suis folle ou que je rêve. Par instants je sens des douleurs violentes dans les membres ou une souffrance aiguë au cœur. . . . Claudin a été battu ou s'est trouvé en danger. . . . Ce qu'il éprouve, je le ressens. . . . Ma vie est double. . . . Claudin, le pauvre enfant, est si malheureux. . . . Il m'est venu parfois dans l'esprit que si je m'en allais seule, sans guide, je le trouverais pourtant. . . . Une force secrète m'attire vers lui. . . . Mais les méchants hommes qui l'ont volé le tueront à force de mauvais traitements, et ce jour-là c'en sera fait de Claudine. . . . On me mettra près du père, et quand tu reviendras, je ne serai plus avec la famille. . . .

—Claudine ! Claudine ? si tu savais quelle peine tu me causes.

—Je t'avoue cela parce que le chagrin m'étouffe. Je ne peux me confier à personne, Pierre, et le poids de mon malheur me fait mal, grand mal.

Pierre tenta de la rassurer, de la consoler, la jumelle ne cessa de répéter :

—Tout ce que souffre Claudin trouve en moi un écho, et je mourrai de la mort de Claudin.

Au moment de partir, le conscrit embrassa Georges tendrement.

—A quel âge pourrai-je m'engager ? demanda celui-ci.

—A dix-huit ans.

—Seulement ? je n'irai pas jusque-là.

—Toi !

Personne ne m'aime à la maison, on m'accuse de la perte de Claudin, et le courage me manque. Oh ! si j'avais pu partir à ta place ! personne ne m'aurait regretté !

Ainsi des confidences de plus d'une sorte s'échangèrent durant les dernières heures que Pierre passa dans la maison. Il fut décidé que la famille lui ferait la conduite, et Laurent Fichet se joignit à ses amis.

Il garda quelque temps le bras du jeune garçon sous le sien.

—Vois-tu, lui dit-il, je suis ton ancien, et je te porte autant d'intérêt qu'à François. Je suis sûr que tu nous reviendras gradé, avec des notes superbes. . . . Moi je suis de ceux qui trouvent que tout le monde doit être soldat. Voilà qui vous forme un homme ! Il n'y a rien de pareil à la discipline pour accoutumer le dernier des campagnards à la propreté et à l'astiquage. On apprend la valeur du temps, l'exactitude. Et puis nous aurons la guerre, mon garçon. Il paraît qu'elle est nécessaire de temps à autre ; alors tu te montreras brave comme le fut Jean Tournil, et quand tu reviendras ce sera fête au village. Aime tes camarades, Pierre, montre-toi serviable, obéissant et bon. Si le métier est rude, il est sain à l'âme comme au corps. Tu trouveras à la caserne des loustics qui se croiront bien forts parce qu'ils se moquent de la religion. Laisse-les dire. Rappelle-toi les leçons et les conseils de ta mère. Et agis de telle sorte qu'elle puisse t'embrasser comme autrefois. D'ailleurs, au régiment on est seul, dans les premiers temps surtout. Aller à l'église c'est trouver quelqu'un à qui parler de la mère, des petits, de tous ceux qu'on aime, et cela soutient et cela console. . . . Mon enfant, il faut aimer sa famille plus que soi-même, et la patrie plus que sa famille.

—Je me souviendrai de tout cela, père Fichet.

—Tu ne seras pas cinq ans absent, quatre au plus. . . . Et, à ton retour, nous ferons une fête plus belle encore que celle où l'on but à la santé de François, le nouveau maître des forges de Saint-Eloi.

—Vous consolerez ma mère, père Laurent ?

—Oui, mon garçon, si elle a besoin d'être consolée, car c'est une vraie femme, forte, courageuse, chrétienne, et qui trouvera toujours l'énergie de remplir son devoir.

Tandis que la famille Tournil marchait gravement, et que s'échangeaient les suprêmes conseils, les dernières confidences, une bande de conscrits avinés, tibutants, passa criant à tue-tête. Ils s'en allaient, laissant derrière eux le souvenir d'une dernière et crapuleuse orgie. Hébétés, les jambes molles et le crâne vide, ils arrivaient au lieu du rendez-vous, détestant par avance le métier des armes qui les obligera à la propreté, à l'exactitude, à la discipline. Enfin, à l'angle d'une route, toute la famille prit place sur un énorme tronc d'arbre abattu. On ne pouvait aller plus loin à cause des petits.

Catherine embrassa une dernière fois son fils, Laurent lui glissa quatre écus dans la poche :

—Paie ta bienvenue, dit-il, pas de folies, mais la politesse et la fraternité qu'on se doit entre camarades.

Pierre accepta franchement, comme Laurent donnait.

Encore une étreinte plus longue, plus tendre. La mère s'efforçait de retenir ses larmes ; Louise, Marie et Claudine laissaient couler les leurs. Nichette envoie de loin des baisers, et toute la famille reste debout, sur la route, regardant s'éloigner le conscrit qui, de dix pas en dix pas, se retourne et s'arrête, n'ayant pas encore la force d'achever

son sacrifice. Enfin, l'angle du chemin lui déroba le groupe attristé, et, serrant plus fort son bâton, redressant sa taille courbée, le jeune homme poursuivit sa route.

Va, pauvre conscrit, marche au-devant de l'épreuve. Durant les commencements elle sera dure. Il te faudra tout apprendre ; tes maîtres, qui ont gagné difficilement leurs galons, auront le commandement un peu rude. Ils ont passé par le même chemin.

On se plie aisément au joug quand on garde la bonne volonté ; on s'instruit vite quand on est intelligent. Rien n'est indifférent quand il s'agit du service. Tu vas devenir soldat ; à l'heure du danger, tu auras l'honneur de défendre la patrie. Et pour arriver à ce but, rien ne doit te paraître difficile.

Au fond de ton sac, si lourd aujourd'hui à tes épaules, est peut-être caché sinon un bâton de maréchal, du moins l'épaulette d'or de l'officier. Tu peux la conquérir, et revenir dans le village fier de ton uniforme. Travaille, lutte ; tout commencement est difficile, mais une récompense couronne chaque effort.

Le régiment est une famille. Aime-le, mais surtout aime le drapeau, fais toi tuer pour le défendre. L'âme de la patrie est là.

Va ! d'étape en étape s'allonge ta route ; mais elle rapproche les exilés, et ta mère t'a donné un rendez-vous auquel tu ne manqueras jamais. Le dimanche elle priera pour toi, comme tu prieras pour elle. . . . Ecris souvent, garde étroits et forts les liens qui t'attachent à ceux qui t'aiment. Et si une douce figure de jeune fille se mêle au groupe de la famille, garde-toi de la chasser ; elle sera un second ange gardien dans ta vie, et tu trouveras les mois moins longs, en songeant à la Rachel qui t'attend sur la margelle du puits de ton village.

## XII

### CHUTE DES FEUILLES

Le bois gardait toute sa sève, mais les colorations magnifiques des feuilles annonçaient la fin de l'été. Les chênes prenaient des tons roux, la cime des peupliers se dorait, les tilleuls rougissaient, et les merisiers devenaient d'une teinte pourprée. Les satins blancs des trembles tranchaient sur ces tons vifs. La forêt revêtait son habit de gala.

Les buissons, l'imitant, arboraient la parure de l'automne, mettant des baies où étaient des fleurs, mêlant les thyrses noirs des troènes aux grappes rouges des viornes, aux pommes en miniature des azeroliers. Les mûres juteuses tranchaient sur les feuillages, rouges comme des pampres.

La maturité débordait des arbres, des arbrisseaux et des herbes. Les fruits tombaient, jonchant le sol, et les oiseaux s'envolaient en jasant dans les branches qu'ils allaient abandonner.

Néra, un panier au bras, courait allègrement dans le bois. Elle connaissait un coin rempli d'azeroliers, et comptait en porter les baies au moulin du Morin, où Cypienne l'accueillait avec une amitié si grande, la gardant à causer au fond du jardin, l'interrogeant tantôt sur Louise et Marie, pour finir invariablement par l'entretien de Pierre. Néra aimait le moulin. Elle s'endormait au roulement des grandes roues, elle s'épanouissait au milieu des fleurs.

Et puis, Cypienne n'était pas fière ; elle se montrait toujours satisfaite de son linge et contente des bouquets de la petite bohémienne. Celle-ci refusait de les vendre, mais en échange elle acceptait des livres de botanique et de médecine élémentaire. La fille des Tziganes méritait de sa race l'instinct de guérir.

Elle chantait tout en marchant du côté des azeroliers, sans savoir pourquoi, peut-être seulement parce qu'elle devenait une jolie fille qu'on regardait avec intérêt ; peut-être aussi parce qu'elle possédait l'instinct du chant à la façon des oiseaux, qu'elle savait attirer et charmer.

Elle flânait bien un peu, ne résistant jamais au plaisir d'étudier un bel insecte, de cueillir une fleur nouvellement épanouie. A quoi bon se presser, d'ailleurs ?

Quoi qu'elle travaillât à sa manière autant que le lui permettaient ses forces, Néra savait, pour l'avoir entendu répéter à Catherine, que la pension payée pour elle par M. Maxime Vilhardouin à la veuve du garde-chasse suffisait amplement à son entretien.

Cependant elle ne conservait pour elle que l'argent indispensable, encore l'employait-elle en présents pour ceux qu'elle considérait comme ses frères. Le reste était mis dans une tire-lire destinée à payer plus tard le trousseau de Louise et de Marie.

Néra était fière, elle ne rougissait point des bienfaits de Catherine ; elle répétait à tout le monde que jamais elle ne se jugerait quitte envers elle, et pourtant elle se réjouissait de prendre sa part de la tâche commune. Tout en marchant, elle cueillait une mûre ici, une corne là, des noisettes ailleurs, séparant ses récoltes à l'aide de

belles feuilles jaunes ou pourprées que le vent faisait pleuvoir autour d'elle.

Le bouquet d'azeroliers se trouvait non loin de la clairière où Maxime avait fait élever une croix à la mémoire de Jean Tournil. La femme et les orphelins y venaient de temps à autre attacher des guirlandes de mousse et de fleurs sauvages ; Néra les imitait ; en revenant de cueillir ses baies, elle se promit d'y placer un bouquet. Les arbustes étaient couverts de fruits de corail. La petite bohémienne en remplit à demi sa corbeille, puis, trouvant des hampes de sedum sauvage, de menthes odorantes et des fleurs des bois, elle revint du côté de la croix.

Elle venait de déboucher d'une allée quand, au pied du calvaire rustique, elle aperçut une forme humaine étendue à plat ventre, la face enfouie dans les herbes molles. Pas un mouvement n'agitait ce corps dont on devinait la maigreur en dépit des vêtements qui le couvraient. Les pieds étaient sans chaussures, et la main qui tenait le bâton noueux était d'une maigreur effrayante.

Néra se demanda si cette femme dormait. Non, le somme prend des attitudes plus molles, le corps manque de cette raideur cadavérique. La pauvre créature était tombée, et la force lui manquait pour se relever.

Posant à terre son panier, la bohémienne souleva doucement la vieille femme par le buste, et s'efforça de la maintenir assise, en l'appuyant contre la croix ; mais le corps oscillait et la tête retomba sur la poitrine.

—Est-elle morte ? se demanda la Tzigane.

Elle ôta une large ceinture de laine dont elle ceignait sa taille, s'en servit pour attacher la pauvre femme au calvaire, puis, prenant quelques belles mûres, elle en exprima le jus sur sa bouche ; peine inutile. Les lèvres desséchées ne s'ouvrirent point, et le corps glissa sur le côté gauche avec l'abandonnement des cadavres.

Comprenant que seule elle ne parviendrait point à ranimer la mendicante, Néra prit sa course du côté de la maison de Catherine, où elle arriva haletante.

—Mère, dit-elle, mère, au pied de la croix de bois j'ai trouvé une vieille femme évanouie, morte peut-être. . . . Si j'en avais eu la force, je l'aurais apportée ici. . . . Elle semble bien pauvre et bien misérable.

Le garde champêtre qui, en ce moment, jouait avec Nicette, leva la tête et répondit à Néra :

—Me voici, ma petite, prêt à te venir en aide. Une mendicante évanouie dans les bois du pays, cela me regarde.

Catherine avait déjà ouvert l'armoire.

Elle prit une petite bouteille couverte d'osier, un morceau de pain, mit une mante chaude sur son bras, puis se tournant vers Néra :

RAOUL DE NAVERY

A suivre

## Buyez l'Eau du Recollet

Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez-la à votre pharmacien ou à votre épicière. Échantillons fournis sur demande, par la

**COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

## LE BONHEUR D'UNE FEMME

Tout le bonheur d'une femme et de ceux qui l'entourent dépend de sa santé. Il n'y a rien d'aussi précieux que la santé, rien d'aussi facile à perdre, ni rien que la moyenne des femmes traitent avec autant d'indifférence.

Les femmes devraient toujours conserver leur système en parfait état de fonctionnement ; en agissant ainsi, elles seront toujours fortes et en parfaite santé ; leurs enfants seront des enfants forts, vigoureux et pleins de santé. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le meilleur remède qu'elles puissent prendre pour atteindre ce but.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont réussi des milliers de fois, après que les remèdes des médecins eurent fait défaut. Il ne faut pas s'étonner de ce fait, car elles ont été préparées par un médecin qui, depuis trente ans, est un expert et un spécialiste, ayant obtenu le plus grand succès dans le traitement des maladies particulières aux femmes.

Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges se vendent à 50c la boîte 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont expédiées par la malle, dans toutes les parties du Canada et des États Unis.

Adressez vos lettres :

Cie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

NORTH ADAMS

LA SANTÉ DES VIEILLARDS

Le remède des vieillards atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, c'est le *Baume Rhumal*. Il ne fatigue pas l'estomac. 25c le flacon.

CHOSSES ET AUTRES

—On compte en Europe environ 60 journaux, édités par les anarchistes.

—Un pourcentage de l'Illinois a été vendu, à Chicago, pour la somme fabuleuse de \$3,600.

—D'après le dernier recensement, la population de Winnipeg est maintenant de 42,150 âmes.

—Depuis vingt ans, à la Nouvelle-Ecosse, on discute la question de l'abolition du Conseil législatif et on n'a encore pu en arriver à une solution.

—Cent soixante et dix hommes ont péri dans une mine à Zacatecas, Mexique. Les cadavres sont à 300 pieds sous terre.

—La compagnie Eddy, de Hull, conduit le marché des allumettes au Canada et manufacture 30 millions de ces articles par jour; la plupart consommés dans le pays.

—Le Tsar de toutes les Russies va instituer une cour suprême, qui jugera en dernier ressort, excepté dans les cas qui concerneront la sécurité de la famille impériale et sa dynastie.

—Mme Alice Shaw, un écrivain anglais, conseille aux dames de siffler pendant une demi-heure après les repas. Cet exercice faciliterait la digestion, et serait surtout favorable aux poitrines faibles et aux gosiers fatigués.

—Une demoiselle de Scranton (Pennsylvanie) poursuit pour \$10,000 de dommages-intérêts, un voisin qui lui a volé deux baisers. Bigre! voilà un amusement qui va coûter cher à ce galant citoyen. Il paraît que les baisers sont à la hausse, à Scranton.

UN BON ANTIDOTE

L'effet du *Baume Rhumal* sur les poumons est merveilleux. C'est l'antidote le plus parfait contre la consommation, son action est immédiate. La guérison est radicale. Dans tous les pharmacies.

—Sommaire de la *Revue des Revues* du 15 février 1897: Notre-Dame d'Israël, J. Soudan; Les trois sœurs, baron H. Rey Roize; Victor Hugo à Guernesey (7 gravures), P. d'Amfreville; Les Jeune-Berlin, Chs Banville; Comment les petits inventeurs deviennent de gros millionnaires, E. Lacordaire; La peste, par les Des J. Héricourt, Yersin et Roux; Un théâtre à double auditoire (2 gravures), G. Brunel; La mère d'Étienne-le-Grand, Le Caraiman, Mme Carmen Sylva; Chirurgiens et perruquiers, comte de Balmcourt; Les fastes de Newgate (7 gravures); Revue dramatique, G. Lefèvre; Analyse des Revues; Revue des livres; Caricatures politiques. Bureau: 12, avenue de l'Opéra. Union postale, 18 francs par an. Numéro spécimen sur demande.

UNE CHANCE

Une chance de guérison est offerte aux malades atteints de consommation. Le *Baume Rhumal* est le remède recommandé par les médecins.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses;

**PERTE DE LA VOIX**  
Après une Sévère Bronchite  
GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaçant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**  
Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en allemand, français ou anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. — W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

**F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.**

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine

Dentisterie dans toutes ses branches, dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités: dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les s. Indis.

**PAPIER FAYARD et BLAYN**  
GUÉRIT RHUME: Arrêt de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismales, Blessures, Plaies  
Typique. 12c. contre COBIS, OMBLIS-de-PERDRIX. — 1 f. l. Pharmacie.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE. DYSPEPSIE — MANQUE D'APPÉTIT. FIEVRES — ÉPUISEMENT etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ANTOINE DÉCARV.

**VICTOR ROY & ALPH. CONTENT**  
Architectes et évaluateurs  
151, RUE SAINT - JACQUES,  
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

**J. EMILE VANNIER**  
(Ancien élève de l'école Polytechnique)  
INGÉNIEUR CIVIL. ARPENTEUR  
107, RUE SAINT - JACQUES  
"BATISSE IMPÉRIALE" MONTRÉAL

**DENTIER GARANTI--\$10.00**

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.

A. E. VADEBONCŒUR, L.C.D.  
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

*Lapier & Bézigné*  
PHOTOGRAPHES  
360 RUE ST DENIS  
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES  
PORTRAITS À L'HUILE AU CRAYON  
PASTEL, etc. etc.  
LE MONDE 1283

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.  
Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**  
PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**  
Pharmacien de 1<sup>re</sup> Classe, à Paris  
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain  
CONTRE:  
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**, l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**, la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.  
EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

LISEZ

"Le Monde"

L'ORGANE DU

PARTI CONSERVATEUR

Du district de Montréal

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité.

Edition Quotidienne	Edition Hebdomadaire
Un an \$2.00	Un an 50c.
6 mois \$1.00	6 mois 25c.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

**UN MEDIUM D'ANNONCE**  
HORS LIGNES

Bureaux: No 75, Rue St-Jacques

**UNE SEMAINE DE**  
**Vente - Extraordinaire**  
A LA MAISON DE  
**E. LEPAGE & CIE**

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente:

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial... 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10c, spécial... 2½c
- Grands verres rempli de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendues 10c, spécial... 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial... 5c
- Cocoanut en paquet, marque Cripal, vendu 10c, spécial... 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendues 15c, spécial... 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendues 25c, spécial... 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial... 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial... 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial... 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial... 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " 4c
- " grande boîte 15c, " 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial... 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial... 7c
- Savon Quaker, vendu régulièrement 5c, spécial... 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial... 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial... 6c

**FERBLANTERIES**

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial... 5c
- Assiettes à tarte, à dîner ou à soupe, valant 6c, spécial... 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial... 8c
- Porte orlure, valant 10c, spécial... 5c
- Antonnoirs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial... 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial... 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial... 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial... 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix... 1c

**GRANITE**

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offerts. Nous recevons journellement des lots jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connu.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que **Poupées, Petits Soldats, Petits Tramways, Petits Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, Miroirs de luxe Etc., Etc.**

D'ici au jour de l'an notre magasin ne fermera qu'à 9.00 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui permettre de bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Arrès le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h. p.m. le Samedi et les jours de Fêtes exceptés

**E. LEPAGE & Cie**

Coin des rues St-Laurent et Duluth.



**L'Ouïe Rendu.** (9)

ZURICH, KAS., Sept. 15, 1894.

J'ai donné le Tonique Nerveux du Père Koenig à un garçon de 9 ans, qui avait perdu l'ouïe à la suite de Scarlatine. Après en avoir pris 3 bouteilles, il était capable d'entendre et de parler, et malgré que les médecins eussent dit, qu'il n'entendrait jamais — il est parfaitement bien maintenant.

Plusieurs autres personnes, ayant souffert de faiblesse des femmes d'autres maladies résultant de cette cause, prirent le Tonique Nerveux du Père Koenig d'après mes conseils et furent guéries.

Dans mes voyages dans l'est du Kansas, comme missionnaire, les gens qui me demandaient mon avis, je leur recommandais le Tonique Nerveux du Père Koenig et il avait les effets désirés.

REV. J. B. VORNHOLT.

FREEPORT, ILL., Oct. 26, 1890.

Nous avons fait usage de 12 bouteilles de Tonique Nerveux du Père Koenig pour les nerfs et avons obtenu les effets désirés dans chaque cas.

LES SŒURS DOMINICAINES

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

**AGENTS**

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.  
Laroche & Cie Québec.



**Fausse dents SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

**J. G. A. GENDREAU, Dentiste,**

20, rue St-Laurent, Montréal.  
Tél. Bell 2818.

**DENTISTE**

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROSSEAU, L.D.S.**

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

**Débitures Municipales**

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéj-commis.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

**R. WILSON SMITH,**

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

**GRANDE CHARTREUSE**

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

**La Compagnie d'Approvisionnement Alimentaires (Ltee)**

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

**LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

**FONDS CAPITAL - - - - - \$50,000**

**Distribution chaque mercredi**

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q. \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q. \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont. 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q. 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec 1500 00	Georges Lagacé, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q. 500 00	A. X. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissimette, Mont., P. Q. 25 00
Osiat Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont. 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q. 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A. 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q. 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont. 25 00
	G. Constant, Vaudreuil 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

**Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00**

\*Agents demandés dans les districts non représentés\*

Adressez toutes communications à

**La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE**

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST LAURENT, MONTRÉAL.

**U. PERREAU**

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

**Librairie Française**

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

**S. Carsley & Cie**

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

VISITE PAR LES MILLIERS

L'EXPOSITION DE PRODUITS ALIMENTAIRES

On tout est pur et serin en fait d'aliments. La majorité des exhibants distribueront des

Echantillons Gratis

et ceux qui servent vous donneront des informations sur la manière de les préparer.

**Nouveaux Gilets et Nouvelles Collettertes**

Les dames seront heureuses d'apprendre que plusieurs Gilets et Collettertes de première classe, sont parmi nos dernières importations du printemps. Les dessins sont riches et les couleurs choisies.

Les nouveaux Gilets du printemps dans toutes les dernières couleurs de faon, drabs, biscuit et cuir depuis \$5.00 à \$35.00

Les nouvelles collettertes en velours du printemps dans les longueurs courtes et trois quarts, garnis avec de la dentelle, du jais, des ruches en mousseline de soie, depuis \$2.05 à \$55.90.

Des jolies Collettertes de Printemps pour Dames avec applique en drap sur des fondations en soie, étoilé avec du jais et garnies avec des ruches de mousseline de soie, depuis \$10. à \$45.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Nouvelles Collettertes**

Nouvelles Collettertes Golf pour dames dans une variété infinie de couleurs avec des doublures en plaid depuis \$2.24 à \$10.00.

Nouvelle heptonette imperméable du printemps pour dames, en noir, bleu marin, faon et drap, avec grande colletterte de cavalerie, collet en velours, depuis \$4.75 à \$15.00.

Collettertes nouvelles en drap de couleur pour dames, dans les cous, leurs faon, drab, biscuit et résidas, brodés et bouclés, depuis \$1.50 à \$10.25.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

**Nouveaux Damas à Dessins**

12 pièces de drap 5 costumes en damas à dessins, nouveaux genres sur fonds à pois, marchandises élégantes à 33c la verge.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame